

GÉRARD HENRY BARRAU

Impitoyable destin



Roman

Au départ d'un havre de paix, le destin, peu sentimental, fait passer une vie par les souffrances d'une guerre des tranchées, pour la laisser impitoyablement seule face à un fusil porté par un cérébral en esclavage.

Fondation littéraire Fleur de Lys

Impitoyable destin



GÉRARD HENRY BARRAU

Impitoyable destin



Roman

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Impitoyable destin, roman,
Gérard Henri Barrau, Fondation littéraire
Fleur de Lys, Québec, 2010, 136 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme à but non lucratif, éditeur libraire francophone en ligne sur Internet.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : <http://manuscritdepot.com/>

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible en version numérique uniquement.

ISBN 978-2-89612-328-5

© Copyright 2009 Gérard Henri Barrau

Photographie en couverture :

Dépôt légal – 1^{er} trimestre 2010

Bibliothèque et archives nationales du Canada

Imprimé à la demande au Québec.

*A la mémoire de ma sœur Carmen
décédée de chagrin à 20 ans,

de ma grand-mère paternelle,

de ma mère et de mon père,
pour lesquels la vie ne m'a pas laissé
le temps de les aimer
comme mon cœur l'aurait souhaité.*

*A tous ceux qui sont morts à mes cotés
sur Dien Bien Phu, en Algérie,
et à ceux qui ont donné leur vie
pour le pays de France
lorsque j'étais encore adolescent.*

Il faut toujours accepter le combat pacifique avec son intérieur pour diminuer son envie de violence extérieure.

L'hume possède une inépuisable réserve d'amour en permanent conflit avec sa non moins inépuisable réserve de violence

Le bonheur dans les Pyrénées

Le paysage est magnifique ! Impossible de ne pas aimer l'avant garde de ces montagnes pyrénéennes, pas encore très élevées.

Nous sommes aux environs de St-Gaudens, dans un petit village perché sur le versant d'une colline bien verte de grasses prairies, dans lesquelles mes vaches grises, ont plaisir à brouter tranquillement.

J'ai dis mes vaches ! Ce ne sont pas les miennes, elles appartiennent à un couple de braves fermiers auprès desquels la DASS m'a placé pour quelques temps.

Garçon de 13 ans turbulent, indiscipliné, batailleur, on a décidé que je pourrais me rendre utile à la ferme, en gardant et en soignant ces gentils bovins.

Impitoyable destin

Pour l'heure je ne suis pas à l'aise car l'une de ces demoiselles, défiant ma trop légère vigilance, est allée rendre visite dans le près du voisin, pensant y trouver un gentil taureau où une herbe plus riche.

Le chien allongé à mes cotés, attendant comme toujours, une de mes caresses, fait semblant de ne rien voir, il rechigne à faire son devoir de rassembleur.

Je suis heureux, malgré la période de fin de guerre.

Pour une fois je mange à ma faim, rien ne manque ici, ni le gros pain rond qui sent si bon, cuit une fois par mois dans le four familial, ni la viande de volaille, ni le jambon de nos porcs.

Il y a une quantité de lapins dans leurs clapiers, et une nuée de poules qui se mettent toujours dans nos jambes quand on traverse la cour, où qui s'affolent hystériquement quand l'épervier plane au-dessus de la ferme pendant que le coq de service fait semblant de les protéger en gonflant ses plumes, et en courant comme un fou de l'une à l'autre.

Hanna ma copine

La vache toujours en promenade. Il arriva ce qui devait arriver.

Très en colère un vieil homme, chasse ma vagabonde à grands coups de bâton.

Au même instant, Anne, la fille des fermiers, arrive aussi vite qu'elle peut en claudiquant de la jambe gauche qui a mal grandit à la suite d'une chute de berceau.

Elle a environ 16 ans. Sans être grosse, elle est bien en chaire, avec une poitrine proéminente que mes yeux de 13 ans fixent avec intérêt.

Nous sommes copains, ses parents ne font rien pour freiner cette amitié. Anne s'adresse toujours à moi avec gentillesse, malgré les nombreuses bêtises que je fais.

En la rejoignant, je suis surpris de ses yeux noirs qui lancent des éclairs.

Impitoyable destin

«Qu'est-ce que tu faisais ? Tu dormais ! Laisser la Claire passer chez le voisin», Tu n'es pas gentil»

Tu sais que ce voisin est un grincheux de naissance».

Je suis désolé, le chien a ramené la Claire»

Le chien ou les coups de bâton ? Elle n'aime pas que ses vaches soient maltraitées.

Il est l'heure de la traite je vais t'aider à rentrer les bêtes»La colère est passée chez ma compagne, j'en suis soulagé, car je l'aime cette fille, qui fait bien 10 cm de plus que moi, et qui sait si bien me câliner lorsque j'ai le cafard.

Quand elle est en charge de la traite, elle propose de m'apprendre à tirer le lait.

Assise sur son tabouret à un pied, moi je m'accroupis devant elle, de façon à me trouver presque sous le ventre de l'animal, je ne suis pas très doué pour ce genre de travail, elle reprend vite la direction des opérations après avoir prit soin de me taquiner.

Ces moments trop rares, sont ceux d'un réel bonheur.

Moments de plaisir que je retrouve lorsqu'elle me prépare une énorme tranche de pain, sur laquelle elle étale, sans économie, une couche de beurre salé, sorti tout frais de notre baratte. Elle recouvre le tout d'une odorante confiture maison que j'avale en buvant un grand bol de lait froid.

Petit en cas, qu'elle justifie pour que je puisse tenir le coup jusqu'à l'heure du dîner toujours tardif.

Hanna ma copine

Les veillées sont en général passées devant la cheminée, à regarder fixement les châtaignes qui grillent où éclatent sous les braises.

Le papa fume sa pipe qu'il cogne sur son sabot pour en chasser les dernières cendres avant de monter se coucher.

La fermière s'occupe à classer ses almanachs des postes, qu'elle collectionne depuis de nombreuses années.

Anne, les yeux dans le vague songe au prince charmant que je ne suis pas, mais qu'elle attend. Quant à moi, toujours dans mes bouillottes pensées de garçon turbulent.

Beau dimanche et affreuse nouvelle

Je garde le souvenir d'une bienfaisante sérénité de ces instants, que je n'ai jamais retrouvés ailleurs.

Pourtant la période que nous vivons est loin d'être celle de la tranquillité.

La France délivrée, en partie, de l'occupation allemande, vit la période des règlements de comptes, que l'on nomme actes patriotiques d'épuration.

Lorsque je mène mes bêtes aux champs, il m'arrive de tomber nez à nez, au croisement d'un chemin, avec des hommes armés, parlant bas et arborant un brassard sur le bras gauche.

Je suis alors très intimidé par ces personnages que je trouve mystérieux.

Trop jeune, et surtout trop gamin pour me rendre compte de la situation dans laquelle se débat mon pauvre pays.

Impitoyable destin

Je me doutais tout de même qu'il se passait des choses graves, dont les adultes évitaient de parler devant nous.

Quelques fois j'ai vu le fermier causer dans la cour avec ces hommes, alors que la fermière apportait du jambon et des miches de pain, qu'ils emportaient.

Pendant ces visites, Anne et moi nous nous cachions, dans la grange à foin, jusqu'à ce que les visiteurs soient partis.

Je devais, un jour, me rendre compte ce que représentaient ces hommes mystérieux.

Ce fut à l'occasion d'une nouvelle, apportée à la ferme par une inconnue, qui vint bouleverser et marquer à jamais ma vie.

C'était le lendemain d'un joyeux dimanche, pendant lequel toute la famille était partie de bon matin, à une réunion champêtre de fermiers des environs, organisée assez loin de notre ferme.

Les deux bœufs blanc accouplés, pour tirer notre lourd tombereau, mirent à peu près deux heures pour atteindre le lieu de réunion.

À notre arrivée il y avait déjà une cinquantaine d'attelages identiques au nôtre, parqués à la lisière d'un bois.

Dans les champs, de solides paysans causaient joyeusement une première croûte dans un brouhaha de rires, mélangés aux cris aigus des enfants chahutant autour, que les femmes poursuivaient.

Notre carrosse avait été rempli de paniers pleins de victuailles, qu'Anne et sa mère avaient pris soin de préparer, comme si nous devions mou-

Beau dimanche et affreuse nouvelle

rir de faim durant le trajet, le papa m'avait laissé diriger notre attelage que les deux bœufs tiraient d'un pas aussi lent qu'égal sur les chemins caillouteux de montagne.

Nos blancs animaux n'acceptaient pas d'aller plus vite, même lorsque je leur chatouillais les fesses de la pointe de mon aiguillon.

J'étais fier de la confiance que me montrait le fermier, et heureux de surprendre le regard d'Anne qui semblait dire :

«Avec un peu de patience, il pourrait devenir un paysan comme les autres si on arrive à le faire grossir un peu.»

Orphelin de mère, il m'arrivait souvent, avant de m'endormir, de laisser vagabonder mes pensées vers cette belle chevelure blonde, qui m'a quitté brusquement sans me donner sa nouvelle adresse alors que j'avais 6 ans.

Elle me laissait seul avec un père qui tentait de se consoler en me mouillant désagréablement les joues de ses grosses larmes.

La blonde madone était partie, Lui savait qu'elle avait pris un billet simple c'est pourquoi il pleurait, moi j'étais trop jeune pour me rendre compte de la situation.

J'ai compris plus tard.

Beaucoup plus tard.

Aujourd'hui ce père dont j'étais séparé temporairement me manquait.

Je le voyais en image pendant mes rêveries nocturnes, c'était toujours la même photo.

Impitoyable destin

Un large chapeau sur la tête, à cheval sur son vieux vélo, un pied sur une pédale, l'autre au sol, prêt à effectuer le trajet séparant notre maison de réfugiés parisiens, de son lieu de travail.

Il avait depuis longtemps, remplacé ma mère, par une suisse allemande, que je détestais aussi cordialement qu'elle me le rendait.

Malgré mon jeune âge, je rendais mon père responsable de cette situation.

Je croyais venger ma mère disparue, en montrant une particulière affection à ma grand-mère, qui était autant que moi détestée par l'étrangère.

C'était aussi la période où il n'y avait ni beurre, ni lait ni viande, ni pain.

Cette femme pouvait croquer du chocolat qui lui arrivait chaque mois de son ambassade.

Nous il nous restait la possibilité de nous brosser les dents au bon savon de Marseille.

Toutes les bonnes choses pour un enfant, étaient remplacées par des rutabagas que le petit garçon que j'étais n'arrivait pas avaler.

Mes rêveries solitaires à la ferme, se terminaient en général par une onde de plaisir, procurée par la certitude qu'au lever je ne mangerai pas de ces infectes racines puisque ici il n'y en avait pas.

Combien de bons souvenirs je conserve de cette trop courte période de ma vie passée dans ces belles Pyrénées ?

Promenades en char, galopades dans les champs avec Anne, chasses aux papillons, cueillettes de mures, longues recherches de trèfle à quatre feuilles, allongés à même le sol, tête contre tête les

Beau dimanche et affreuse nouvelle

yeux dans les yeux plutôt que cherchant réellement les trèfles, les pattes que l'on arrachait cruellement aux sauterelles pour les empêcher de nous quitter, rigolades et chatouilles dans la grange ou le foin sent si bon.

Bonheur d'enfant jusqu'au jour où tout bascula avec l'arrivée de cette femme habillée d'un tailleur gris souris, le visage dur, sous un grand chapeau noir.

Elle frappât à la porte vitrée de la cuisine pour annoncer tout de go, alors que nous mettions la table :

«Bien le bonjour".Je suis chargée d'informer votre pensionnaire, que son père est mort»

Un lourd silence suivit cette phrase qui refusait d'entrer dans ma tête.

Le fermier, réagit le premier, timidement. Il demande :

«Mort ! Mais comment» ?

La sèche réponse arrive à mes oreilles :

«Il a été tué» !

La fermière intervient d'un ton sec, presque agressif, que je ne lui connaissais pas :

«Il est certain que si le père du garçon est mort, nous comprenons que quelque chose a pu le tuer.

«On vous demande seulement de dire comment, et par quoi» ? « Vous semblez mal à l'aise ! Voulez-vous que je fasse sortir le garçon ?

Je me souviens d'avoir crié :

«Non je reste ici»

Impitoyable destin

Anne, qui s'est rapprochée, me passe le bras sur les épaules en mettant sa joue contre la mienne, j'ai une réaction brutale pour la repousser, ce qui est inhabituel.

Je regardais cette femme, que déjà je haïssais. Mes yeux devaient être terribles, car elle dit très vite entre ses dents, comme pour en finir :

«Fusillé, il a été fusillé, c'est tout ce que je sais, mon bureau de Toulouse a reçu la nouvelle sans autre explication»

Un silence de plomb s'installe, insupportable.

Seul le tic-tac de la grande horloge résonne comme un marteau dans ma tête.

La femme ramasse son sac et se dirige vers la porte d'un pas rapide en disant :

«Je reviendrai quand il aura été décidé ou l'enfant doit être placé, en attendant il reste chez vous».

Je reçois un dernier regard glacé et elle disparaît en se heurtant au chien qui pleurait à la porte pour me rejoindre.

Je ne me rendais pas compte de ce qui venait de me tomber sur la tête, mais je devinais que cette vilaine sorcière, représentait quelque chose de tragique. Mon instinct en plein éveil avait très peur, sans que je puisse en définir la raison.

J'étais tout simplement effrayé, une frayeur affreuse.

Le nez sur la toile cirée de la table, je n'osais pas regarder ceux qui m'entouraient en silence, comme s'ils avaient peur, de provoquer chez moi quelque chose de terrible.

Beau dimanche et affreuse nouvelle

Les coudes sur la table, les mains sur les tempes, les yeux fixes, ma vue se trouble petit à petit, je sens que je vais pleurer ! Pourquoi ? Je ne sais pas très bien. Les larmes viennent en abondance, pour les cacher, je ne contrôle plus rien, je laisse tomber la tête sur mes bras étendus, d'énormes secousses convulsives font trembler nerveusement tout mon jeune corps.

A côté c'est toujours le silence, jusqu'à ce que, les sabots du fermier martèlent le carrelage, alors que j'entends sa grosse voix crier :

Saloperie ! Saloperie. Porco dio !

Une main me caresse doucement les cheveux, c'est celle de la fermière, en levant la tête, je réprime un mouvement brusque de refus, car je me rends compte que ses joues sont mouillées de larmes, elle aussi.

Sur ma gauche Anne fait des travaux d'approche prudents, mes larmes deviennent torrent alors qu'un grand bol de lait vient effleurer mon nez sous la poussée de la fermière, qui me demande de boire une gorgée.

Mon nez coule, Anna me tend son mouchoir.

Tout à coup j'ai un besoin urgent d'être seul, je repousse le bol et la chaise, je me dirige en courant vers la porte que je franchi comme une fusée, traverse la cour en affolant poules, coqs et poussins, que j'écrase presque sous mes lourds sabots, je me rue dans la grange à foin dans lequel je plonge au plus profond.

La saine odeur me remplit les narines. Deux mots cognent dans ma tête mort, fusillé.

Impitoyable destin

A 13 ans je ne sais pas encore le sens terrible que possèdent ces deux mots, sauf qu'ils représentent le chagrin, le malheur.

Mort, est un mot en rapport avec tué, mais c'est vague dans ma tête, fusillé encore plus dans le vague de ma pensée enfantine.

Je sais que les yeux de mon instituteur me lançaient des éclairs lorsque je m'obstinais à écrire femme avec un a, je m'amusais de le faire râler.

Il devenait tout rouge, se mettait à tousser très fort car il avait été gazé à la guerre. Toute la classe rigolait jusqu'au moment où affolé, au bord de l'étouffement, le pauvre homme ouvrait les fenêtres en plein hiver.

L'inquiétude et le froid gagnaient la classe qui faisait silence.

Une fois calmé et fenêtres refermées, il m'imposait d'écrire vingt fois le mot femme au tableau.

Toute la classe alors me soufflait d'écrire avec un a. Mais estimant que la crise de mon maître avait été suffisamment grave, j'écrivais femme, comme tout un chacun jusqu'à la prochaine fois.

Le foin aide à me calmer. J'ai du dormir un bon moment.

Lorsque je reviens à la réalité je me rends compte que quelqu'un est allongé tout contre moi. C'est ma grande sœur Anne qui surveille mon réveil, elle m'informe qu'il est l'heure du souper, que l'on m'attend.

«J'ai pas faim. Dis-moi Anne quant ton père va à la chasse avec son fusil, quant il tue un lapin est-ce qu'il le fusille» ?

Beau dimanche et affreuse nouvelle

«Je ne sais pas exactement, je sais que son fusil fait beaucoup de bruit et que le lapin arrête brusquement de courir, fais-moi plaisir viens manger avec nous Papa et Maman veulent te causer, sois gentil»

Un garçon sauvage. Ingérable

Il y a un mois que cet oiseau de malheur est venu semé le trouble dans mon psychique d'adolescent. Je ne peux m'empêcher de rabâcher mentalement jours et nuits, Tué, fusillé, tué fusillé !! Papa ! tué, fusillé !

Nous sommes en octobre, le froid s'est déjà installé, beaucoup dans mon cœur, à la ferme car mon comportement a complètement changé, je suis en plein déséquilibre, j'ai honte d'être le fils de mon père.

Ce sentiment me ronge terriblement. Je suis révolté, dégoûté, victime d'une injustice, envahi d'un mauvais sentiment dont l'origine se trouve dans ce monde d'adulte que j'apprends à détester en le rendant responsable de mon douloureux chagrin. Je sais que rien ne pourra me soulager tant que je serai le fils d'un père qui n'a pas su mourir en héros comme le font tous les papas à la guerre pour que

Impitoyable destin

leurs enfants en soient fiers et oublier qu'ils sont orphelins.

En ce qui me concerne, je sais que ni les larmes, ni mes colères ni les envies de cogner ne réussiront à calmer mon intérieur.

J'enrage, car je me sais impuissant à changer les choses je n'ai pourtant pas choisi. Obligé de vivre dans un monde qui n'a aucun scrupule à fusiller les papas comme les lapins.

Je traîne et cultive ma rancœur contre mon pays, contre ma mère qui m'a laissé seul, contre moi.

Dans un moment de dépression profonde j'ai dis à Anne qu'elle n'était qu'une pauvre boiteuse, j'ai aussitôt souhaité mourir lorsque j'ai vu qu'elle en pleurait.

Je suis ignoble. Je le sais, mais impuissant à contrôler mes réactions. Je ne savais pas à l'époque que soixante années plus tard, c'est moi qui serais le boiteux de la farce.

Gentille Anne ou es-tu ? Je voudrais tellement te montrer que celui, que les curés désignent Dieu a bien puni ma méchanceté avec toi.

Il à voulu me punir de t'avoir fais mal gratuitement.

A la ferme, je me suis découvert des dons pour fabriquer de solides lance-pierres, j'ai toujours, et c'est nouveau, un couteau en main pour confectonner le meilleur Y dans le bois le plus dur.

Aux essais de mes engins, je suis surpris des résultats obtenus sur des cibles assez éloignées, les boites de conserves sont marquées ou perforées par les cailloux qui font exploser les bouteilles.

Un garçon sauvage. Ingérable

Personne ne me reconnaît, je ne mange plus, je ne ri plus, je ne chante plus. Je ne fais plus le câlin avec Anne ou la fermière. Je tourne en rond, seul dans la cour pendant des heures, à embêter poules et canards a qui je lance de grands coups de sabots.

Le couple respecte mes longs silences et ne tente pas de travaux d'approche contrairement à Anne qui fait front avec courage à mes brusques réactions.

Un matin j'ai tiré au lance-pierre sur les hommes aux brassards qui discutaient dans un bosquet, je ne les trouvais plus mystérieux

Mais les soupçonnais au contraire d'être des fusilleurs de papa en attente de travail.

Ils représentaient maintenant la méchanceté du monde adulte. Caché dans les buissons qui faisaient partie de mon univers, je prenais plaisir de les voir s'affoler de mes tirs, je décampais prudemment avant qu'ils ne me découvrent.

Le triste Adieu

Il me tardait, maintenant de rejoindre mes sœurs et ma grand-mère en Provence, qui vivent sous la coupe de l'ex maîtresse de mon père, une suisse allemande.

Je suis animé par le désir de les protéger.

Qu'elle situation vais-je trouver après la disparition du chef de famille ? Est-ce que la Suisse règne en redoutable tyran ? Si c'est le cas je me promets d'agir pour changer les choses.

L'ambiance est lourde à la ferme, le bonheur et la sérénité d'antan ont disparus.

La lettre du bureau social de Toulouse arrive à point pour informer qu'après la mort de mon père, je dois retourner chez moi pour être pris en charge par les services sociaux du vaucluse.

C'est en char à bœufs que toute la famille m'accompagne à la gare.

Impitoyable destin

Les adieux sont gênés, tristes de mon côté comme du leur, particulièrement pour Anne à qui je dis pour tenter de me faire pardonner, que je l'aime et que je ne l'oublierai jamais.

Elle ne peut se retenir d'éclater en sanglots en m'entendant.

J'implore son pardon. J'ai envie de mourir de la voir si malheureuse.

La fermière avait pris soin de glisser dans mon sac un important ravitaillement, quelques billets pris en cachette de son mari.

Lorsque le train a démarré, j'avais le nez collé à la vitre, je regardais avec un profond désespoir, Anne qui tentait, sur le quai, de rester à ma hauteur, malgré son handicap afin de prolonger l'adieu qu'elle devinait définitif. Ses grands yeux noirs étaient comme rivés dans les miens.

Cette image m'a poursuivi pendant de longues années et me poursuit encore.

Le défilement de la campagne devint le point central de mon attention, dès que le train eut prit de la vitesse et que la silhouette d'Anne ait disparue.

Assise face à moi, une vieille dame semble en admiration par la montre que je porte fièrement au poigné, il s'agit d'une vieille montre à gousset donnée par le fermier, que j'ai bricolé afin de la fixer sur un bracelet de cuir. La voyageuse me demande l'heure d'un air si joyeux que les autres passagers s'intéressent tout d'un coup à ma petite personne, avec de petits sourires entendus.

Mal à l'aise je fais le geste d'enlever la montre, la passagère m'en dissuade en disant :

Le triste Adieu

«Gardes là, nous avons besoin de connaître l'heure, elle est tellement juvénile ta montre qu'il serait dommage de la cacher»

J'obtempère en me collant le nez sur la vitre pour ne plus voir les visages moqueurs des autres voyageurs.

Je me revois en pensée, plus jeune occupé à taquiner ma grand-mère, toujours bien coiffée de son gros chignon gris, elle avait l'habitude de plonger son dentier dans un verre d'eau sur sa table de nuit avant de s'endormir.

Je me souviens qu'un matin elle a retrouvé le verre vide, on s'est toujours demandé où l'appareil était passé, les souris ont été accusées car nous en avons beaucoup dans cette vieille maison provençale.

Ma pauvre grand-mère dut se contenter du peu de dents qui lui restait, en attendant le nouvel appareil qui mit bien du temps pour arriver, et moi je me moquais d'elle sans pitié.

En mangeant, le bout de son nez rejoignait presque la pointe de son menton.

Sur la glace de la fenêtre, se dessine le rond visage d'Anne, elle pleure à côté de mon père. Le tout sur fond d'arbres et de prairies qui défilent à grande vitesse.

Le fait d'être seul dans un train, me procure une certaine fierté qui m'aide à adoucir le grand chagrin d'avoir quitté Anne et ses parents.

Maintenant c'est le visage de mes deux sœurs qui se profile sur la vitre, la brune et la rouquine. Elles me donnent l'occasion de faire en pensée le tour de ma famille.

Impitoyable destin

Mon père, ma grand-mère et mes deux sœurs, le compte est vite établi, et je dois enlever mon père de ce petit monde.

Un sentiment violent d'injustice me pénètre à l'image de ce trognon de famille.

Ma mère d'abord disparaît la première, ensuite vient le tour de mon père, pas d'oncle ni de tante a disposition, pas de cousin ni de cousine, juste deux sœurs et une grand-mère, est-ce cela les liens familiaux qui permettent de grandir en sécurité ? Où est l'équilibre si je compare avec les grandes réunions familiales où le bonheur est présent avec les oncles, tantes et cousines. Un goût d'amertume vient aiguïser mon solitaire chagrin.

Je regarde la voyageuse qui dort après avoir admiré ma montre, elle émet un petit ronflement.

Je ferme les yeux et m'endors, ce qui me débarrasse de mes tristes pensées.

La gare d'Avignon est baignée par un soleil tout provençal en cette fin de mois d'octobre, c'est vraiment un régal.

Le minuscule bureau social où je dois me rendre est à coté de l'entrée du buffet de gare, il est prévu que j'y rencontre une assistante qui devrait me mettre dans un bus, direction St Saturnin, le village où les rescapés de ma famille résident, il est situé à une vingtaine de kilomètres.

Dès la sortie de la gare, encadré par une assistante toute jeune, je respire un grand coup cet air si odorant qui est celui de la Provence. Cet air tout à fait particulier dans lequel flotte le thym, la lavande accompagné par le bruit caractéristique que font les cigales lorsque le soleil brille.

Le triste Adieu

Maintenant que j'ai quatorze ans, je me considère comme un homme, et entend agir comme tel, elle va vite se rendre compte la Suisse de quel bois je me chauffe si elle se met en travers de mon chemin.

Arrivé à destination dans de si bonnes intentions, ma première surprise est celle de ne pas retrouver les miens dans la maison des Rameaux, il y a eut déménagement.

Notre officiel lieu de résidence est à l'autre bout du village au lieu dit le mas des frênes.

Une belle maison plus grande, et plus confortable, la dernière construction du village sur la grande route qui mène à Avignon, elle est entourée d'une dizaine de frênes qui semblent malades.

Ambiance familiale de conflit non dit

Quand, en sueur, je pénètre dans la propriété, après un long chemin parcouru en plein soleil, je suis aimablement réceptionné par un chien loup, tous poils hérissés, babines retroussées, qui veut me manger tout cru, je protège mes fesses avec la petite valise en carton qui contient mon trésor, l'agresseur ne faiblit pas, au contraire, il redouble d'ardeur en direction de mes mollets.

Un demi-tour à faire rapidement, traverse mon esprit quand la voix de ma petite sœur calme les ardeurs du fauve, qui devine que je suis mort de frousse.

En me faisant toujours face il daigne reculer quelque peu.

Charmant accueil ! Qui n'a pas le don de me mettre de bonne humeur.

Tout en surveillant le monstre, j'embrasse ma sœur qui tente de s'excuser pour le chien avec lequel je vais être obligé de cohabiter.

Impitoyable destin

Cela commence mal, car le gardien ne semble pas m'apprécier outre mesure, j'ai le pénible sentiment que les hostilités ont déjà démarré.

Un deuxième personnage sort de la maison, une femme d'une trentaine d'années, portant de grosses lunettes médicales légèrement teintées qui protègent deux gros yeux globuleux, interrogateurs pour le moment.

Je sens que cette femme n'est pas une ennemie.

Ma sœur fait les présentations :

«Simone, la femme de Roger, le fils de la Suisse»

Le souvenir de ce Roger est carrément absent chez moi. Ma sœur ajoute :

«Roger n'est pas là pour le moment, en voyage comme d'habitude»

La Simone me tend la main que je trouve molle pour un geste de salutation, comme si j'étais étranger à la famille.

Un malaise supplémentaire me gagne alors que je n'ai pas encore affronté, l'ennemie, qui se garde bien de sortir pour accueillir le fils unique de son amant tout frais décédé.

Lorsque nous rentrons elle est penchée sur la vieille machine à coudre de ma grand-mère, elle lève à peine la tête sans sourire, les yeux indifférents, est-ce une impression de ma part ?

Elle ouvre la bouche pour demander sur un ton de majordome à Simone de nous préparer un thé, en ajoutant :

«Gérard en boira une tasse avec moi, ajoutez une demi saccharine.»

Ambiance familiale de conflit non dit

Simone s'éloigne en silence vers la cuisine, tandis que la vieille machine repart en faisant un bruit infernal.

Elle est pâle la maîtresse de mon père, ça doit bouillonner à l'intérieur je suis déjà content que mon arrivée puisse lui procurer un si fort malaise.

Je pense :

«Sois tranquille ma vieille, tu n'as rien vu, la place que tu as volé à ma mère va te coûter cher, je me charge d'établir la facture que je te promets salée».

En buvant la tisane elle m'annonce tout de go que la grand-mère nous a quitté l'année dernière.

J'encaisse mal cette nouvelle débitée sur un ton indifférent, je manque m'étrangler.

Ma grand-mère, celle qui savait si bien me pardonner lorsque je faisais des bêtises, cette grand-mère qui me recevait avec des gâteaux lorsque je venais la voir dans sa propriété de Bagnolet, celle qui eut le courage de tout vendre pour suivre son fils unique et ses petits enfants dans le midi, au début de la guerre.

Brave grand-mère ! On m'annonce ta disparition de la même manière que celle d'un chien écrasé.

Le coup de massue que je viens de recevoir s'ajoute aux sentiments d'intolérance par lesquels je suis envahi depuis l'annonce de la perte de mon père.

Mon chagrin est tellement violent que j'en oublie ma colère contre cette société des adultes et cette femme qui fait semblant d'être intéressée parce qu'il se passe au fond de sa tasse.

Impitoyable destin

Ma sœur Carmen qui travaille en dehors du village n'est pas encore rentrée, je décide tout de même de monter dans la chambre car je sens que je vais exploser, j'attrape ma valise et sans une parole je me dirige vers les escaliers qui grimpent à l'étage.

Ma colère contre la vie est tellement vive que je ne peux pas pleurer. Les larmes refusent de venir mais elles m'étouffent.

Je respire très mal. Je me jette sur le lit tout habillé et réussi à m'endormir vaincu par le chagrin et une méchante fatigue qui alimente des cauchemars ou je prends la Bastille pour guillotiner toutes les suisses allemandes.

Le lendemain les hostilités commencent dès le lever du jour, je suis chargé de chercher de l'herbe pour les lapins tandis que ma petite sœur va mettre sa biquette au champ pour la journée.

Il semblerait que le planning des corvées ait déjà été établi.

Dans la cuisine, avant que je parte, je rencontre ma sœur Carmen qui se prépare pour aller au travail, le baiser qu'elle me donne possède des relents de reproches, il y a bien longtemps que nous étions séparés par la vie ! Et j'estime que nos retrouvailles auraient pu être plus chaleureuses.

On lui a tellement dit que je suis un monstre qu'elle doit finir par le croire.

Les jours passent avec un rituel qui ressemble à une organisation disciplinaire. Chaque matin Je surveille la biquette de ma sœur, je nourri et change les lapins et bien entendu je fais les courses dans le village. Carmen va a son travail sur

Ambiance familiale de conflit non dit

son vélo, et moi, un sac sur le dos je vais chercher de l'herbe fraîche.

Lorsque je suis de retour, la Suisse, bichonnée, le nez sur la machine donne des caresses à son chien qui me regarde toujours avec des yeux fous. Simone fait le ménage en grand comme tous les jours. Francine est à l'école.

Moi je n'y vais plus après avoir obtenu mon certificat d'étude, il faut que je sois occupé, alors je coupe du bois dans la montagne, du chêne vert.

Pendant ce travail, le silence environnant m'aide à méditer sur ce père qui manque tant à mon adolescence. Je termine mes méditations en récitant en pensée, le serment que je me suis fais de connaître exactement dans qu'elles circonstances mon père a perdu la vie .Ce qui me permettrait peut être de lui trouver quelques circonstances atténuantes. Qui m'aideraient pour actionner au rétablissement de sa mémoire.

Objectif qui fait partie intégrante de mon serment vengeur, établi par une Volonté révolutionnaire intime, que j'enfouis tout au fond de mon cœur, mais qui grandit tous les jours depuis mon retour à la maison.

Pas encore d'accrochage sérieux, juste quelques banderilles, mais l'ambiance laisse penser que l'explosion n'est pas très loin.

Tous mes gestes sont surveillés.

Mes regards ne doivent certainement pas inciter l'adversaire à baisser la garde.

Impitoyable destin

J'ai fais la connaissance de l'heureux remplaçant de mon père, qui semble béatement ravi d'être sous la coupe de la menthe religieuse teutonne.

C'est un vieux grippe sous, propriétaire d'un moulin en bord de rivière, il ne fait pas de farine, mais broie des herbes pour un herboriste d'Avignon, menthe, mercuriale, chiendent, fenouil etc.

Comme on me dit sans arrêt que l'on n'est pas riche depuis la disparition de mon père, j'ai pris contact avec le vieux meunier pour lui proposer de couper du fenouil ou tout ce qu'il voudra à condition qu'il me paye rubis sur ongle, il possède une vieille camionnette Hamilcar avec laquelle Il vient récolter sur place, le fruit de mon labeur.

J'ai décidé d'œuvrer, en montagne où en bord de chemins où je trouve fenouil et autres plantes intéressantes. Je coupe avec fougue jusqu'à ce que je sois en sueur où qu'il n'y ait plus rien debout autour de moi. Le vieux est surpris de voir chaque jour sa guimbarde pleine au ras bord.

Pour être payé je dois attendre que toutes mes récoltes soient broyées, mises en sac et pesées. C'est dire que les règlements sont très espacés et donnés directement pour les besoins de la famille.

Après une année de labeur, et un doigt coupé par la serpe trop aiguisée, j'ai tout de même réussi à cacher un peu d'argent pour m'acheter une bicyclette d'occasion .Elle représente ma petite indépendance. Avec elle il m'est possible de me réfugier chez mon ami Velor de Jonquière, un petit village voisin. Guy est le fils d'un gros propriétaire

Ambiance familiale de conflit non dit

vignoble, il m'arrive de donner un coup de main pour tailler et soigner les vignes.

Lorsque les choses vont très mal aux frênes, je me rends aussi chez ma copine Mireille Norba, la fille d'un cultivateur.

A l'un où à l'autre de mes refuges, je trouve toujours amitié et nourriture qui manque tant à l'adolescent que je suis.

Avec les mois mon caractère ne s'améliore pas, la situation de conflit avec la mégère devient dangereusement explosive, un jour je lui lance un fer à repasser qui loupe de peu le visage, fort heureusement pour elle et pour moi.

Une nuit, au plus fort d'une violente dispute, alors qu'elle me poursuit dehors avec son chien, j'ai balancé sur le chemin un vieil arrosoir tout rouillé sur lequel elle est tombée en s'ouvrant le genoux droit, résultat !

Un mois d'immobilité pendant lequel elle eut tout loisir de mûrir sa revanche.

Il faut reconnaître qu'en plus de ma spéciale souplesse, d'autres soucis l'accablent, son

Fils, beaucoup plus âgé et mieux bâti que moi, ne pouvait plus revenir officiellement à la maison.

Il était recherché pour avoir servi dans la LVF, sur le front russe. Toute la meute des féroces épurateurs patriotes locaux, était à ses trousses.

C'est avec plaisir que j'aurais aidé aux recherches si j'en avais eu les moyens.

Impitoyable destin

La vieille se gardait bien d'ouvrir ce sujet en ma présence, et la pauvre Simone, femme du collabo, était muette comme une carpe, souffrant en silence.

Ma sœur aînée était trop obéissante à mon goût, tout ce que la vieille demandait était exécuté sans retard. Je trouvais cette attitude pour le moins étrange, car elle ma ne bénéficiait pas plus de tendresse que moi.

Pour quelle raison les deux femmes, Simone et Carmen, se taisaient-elles ? Avaient-elles connaissance d'un terrible secret qu'elles ne voulaient pas mettre en surface ? Ça gamberge dans ma tête, ni l'une ni l'autre ne me font assez confiance pour me faire des confidences, elles ont tellement peur de mes réactions qu'elles préfèrent se taire.

Pas de visite à la maison, du moins elles sont très rares, nous sommes des réfugiés on ne fréquente pas trop ces gens du Nord, de plus il y a le souvenir des circonstances secrètes de la mort de mon père.

La France se débat encore avec de nombreux problèmes, la nourriture est encore restreinte, des bandes de partisans armés déambulent encore sans contrôle dans tout le pays. il y a tout de même des pommes de terre qui font oublier les rutabagas.

Pour ma part j'ai toujours très faim. Je dois être en pleine croissance, et ce n'est pas ce que je trouve dans mon assiette chaque jour qui pourrait faire taire mon jeune estomac. Je regrette le temps de l'abondance des Pyrénées. Quelques fois, le dimanche, il faut que je tue un lapin ou un canard, j'ai horreur de ce travail.

Ambiance familiale de conflit non dit

Le lapin, il faut d'abord l'assommer, le pendre à un clou la tête en bas, le saigner à la gorge avec un couteau pointu, laisser couler tant que la bête gigote, ensuite lui enlever sa fourrure en commençant par les pattes arrières.

Le canard c'est plus expéditif il suffit de lui couper la tête d'un seul coup de hache, le problème avec lui, c'est que tête coupée, il faut le tenir fortement, car il ne demande qu'à s'envoler ! Ça fait mauvaise impression un canard sans tête qui vole. Une fois qu'il est calmé il faut le plumer sans arracher la peau.

Seul à tenir tête à la mégère je m'isolais. Il faut dire que je ne faisais pas plus de cadeau que je n'en recevais. Bien des fois mon attitude obligeait la femme à lever le pied et à quitter la salle où je me tenais.

De mon côté j'avais trouvé une bonne manière de stopper les débats lorsque j'en étais las. Il s'agissait de diriger les échanges sur les circonstances de la mort de mon père. Si je voulais la rendre muette, et me débarrasser de sa présence dans l'immediat, c'était la méthode à suivre.

Résultat satisfaisant sur le coup, que je trouvais étrange avec le recul.

Ma sœur aînée, âgée de vingt ans était fragile de santé, tout en étant une très jolie femme qui attirait bien des regards masculins. A cette époque elle fréquentait un employé de la société où elle travaillait. Je notais qu'elle devenait de plus en plus pale et qu'elle se fatiguait bien trop vite pour son jeune âge.

Impitoyable destin

L'ambiance de la maison des frênes était celle d'un conflit permanent larvé, alimenté par une surveillance mutuelle étroite.

Mes seuls moments de tranquillité étaient ceux que je passais sur mes collines à couper le fenouil ou le bois pour le chauffage.

Le silence environnant m'aidait alors à méditer sur ce père qui faisait si défaut à mon adolescence.

Je terminais ma méditation en me confirmant en pensée, ma volonté de connaître exactement dans qu'elles circonstances il était mort.

Volonté intime et intense qui prenait en moi une telle ampleur qu'il m'arrivait de m'en effrayer tout seul

Cette volonté qui pour être tenue, après de longues années me fit découvrir le terrible destin de celui qui me manquait tant.

Destin si tragique que les épisodes vécus par archives découvertes de ci delà me permettent aujourd'hui d'en décrire une partie avec l'aide de mon intuition d'enfant, diluée avec une implacable réalité de la vie, qui fut la mienne, mes comportements, mes manières d'agir, de penser, d'aimer, qui influencèrent mes blocages, mes sentiments les plus intimes, pas toujours dirigés dans le sens positif.

Mon subconscient organisa à mon insu des chasses à la tendresse au danger, aux risques courus pour la drogue adrénaline.

Des accidents nombreux physiques et moraux causés par ma recherche d'équilibre.

Ambiance familiale de conflit non dit

Cette longue période à marche forcée, fait qu'aujourd'hui, loin de l'adolescence, j'aime cette vie malgré son manque de pitié pour la faiblesse, cette vie qui m'a fait rencontrer le destin de celui qui n'était pas présent quand j'en avais besoin d'une manière vitale.

Destin paternel si lourd de cruauté de bravoure de peurs, de souffrances subies par manque de clairvoyance, que les épisodes réellement vécues se sont renouvelés par atavisme dans lequel il est possible de trouver un magma de désirs refoules de peurs à exorciser, étalés et entretenus par le subconscient familiale sur des générations par migration transgénérationnelle mises au bout de nombreuses recherches généalogiques en archives, nécessaires pour tenter à comprendre certains événements du présent.

Tout ceci me permet aujourd'hui de commencer à comprendre le pourquoi de cette vie paternelle stoppée si violement et si rapidement.

L'origine du Rouergue

Ce film de vie paternelle commence un mois de novembre de l'année 1877 en Aveyron pour se terminer définitivement un 7 septembre 1944 dans un champ de luzerne en Provence.

Nous voici donc en Aveyron au mois de novembre 1877, dans la salle commune de la ferme des BARRAU, ce patronyme tellement français ayant été porté par un nombre impressionnant d'hommes et de femmes aux destins plus ou moins tragiques, de capitaines gascons, de montagnards pyrénéens, d'hommes de lois, de médecins, historiens, botanistes, littéraires, politiques, mais aussi d'aventuriers, batailleurs vaincus, ou donnant la mort en duel où au couteau. Cette multitude de porteurs du patrimoine qu'il est aussi possible d'admirer que de détester.

Cette ferme BARRAU est située au Haut Luc de Bé castel, magnifique petite ville classée au patrimoine CE début du mois de novembre 1877.

Impitoyable destin

Le jour se lève lentement sur les montagnes environnantes.

La famille est réunie autour de la grande table, pour le premier casse croûte avant d'affronter le froid. Il y a autour de cette grosse table en chêne massif, les trois garçons de la famille.

L'aîné Jean-Joseph, dit JJ, Pierre Antoine le cadet, et Francis Adrien le plus jeune.

Ils sont tous les trois silencieux, le nez dans leur assiette n'osant faire le moindre geste car le vieux patriarche, chef du clan, est dans l'une de ses fureurs contre lesquelles il n'y a rien à faire sinon attendre qu'elle se calme.

C'est tout de même la première fois que les garçons assistent à une telle ire.

La grosse voix qui passe par le travers d'énormes moustaches, doit porter très loin, l'homme tape du poing si fort que la solide table en tremble.

La maman Julie, connaissant son homme, atise, en silence les braises de la cheminée. Elle se garde d'intervenir pour une raison aussi importante que celle qui cause la rage de l'homme épousé en 1856.

Elle comprend le chagrin et l'immense déception de ce colosse d'homme qui sait déjà que toutes ses colères ne suffiront pas à empêcher ce fils de casser la vieille coutume Aveyronnaise qui impose au mâle premier, d'une famille de rester fidèle à la terre.

La grosse voix ne se calme pas, au contraire, elle grimpe en octave et en débit.

L'origine Rouergue

«Tu sais JJ que ne pas respecter nos coutumes est un sacrilège, avec les terribles conséquences qu'il peut provoquer, pour notre famille sur le long terme»

«Dieu merci je suis encore solide pour tenir la charrue, mais je vais vieillir, qui s'occupera de nos terres quand je serai fatigué ?

«Tes deux frères ?

«Ta mère ?

«Si tes deux frères veulent partir, c'est leur droit, je ne peut pas les en empêcher, ils ne sont pas premier de famille, ils n'ont pas de patrimoine familial à protéger».

«S'ils partent pour trouver une terre où il fait meilleur à vivre, ce sera avec mon regret mais ma bénédiction»

«Toi se sera avec ma malédiction, car tu n'as aucun droit de quitter ta mère et ton père ainsi que nos terres pour lesquelles mon père et moi avons tant souffert»

«Je sais le pays est dur, mais il faut être patient, le chemin ferré arrive bientôt à Rodez, les années futures seront plus douces».

«Ah ! Et puis tronc de l'air !

«Je ne vais pas me tuer à informer mon ignorant de fils, que s'il quitte la famille, il sera le premier dans l'histoire de notre pays à commettre un tel sacrilège, que je serai obligé de le déshériter».

Sur ces paroles lourdes de menace, le colosse déplie son mètre quatre vingt dix, chasse la chaise, ferme son couteau et sort sans un regard.

Impitoyable destin

La mère qui n'attendait que ce moment, quitte le devant de la cheminée et doucement, passe derrière son aîné en disant d'un ton très doux :

«Il me semblait JJ que tu regardais avec de beaux yeux, la Magdeleine qui est si belle, me suis-je trompée» ?

Le garçon qui était silencieux depuis le début, éclate d'un coup !

«Ce n'est pas la Magdeleine que je veux maman, je ne veux pas d'une souillon de la campagne moi, je veux créer ma famille avec une fille de la ville, raffinée, élégante, qui sache écrire et lire, j'en veux pas de ta Magdeleine ni des terres qu'elle représente en mariage, ni celles sur lesquelles papa est en train de se tuer sans même gagner le nécessaire pour nourrir convenablement la famille»

«Tant pis pour la coutume maman, je pars pour Paris demain» !

«Serais-tu devenu fou tout à coup ?

«Qu'elle est la vipère qui t'a piqué ?

«Te rends-tu compte que ton père va en mourir de chagrin et de honte» ?

«Et moi est-ce que tu songes un peu à ta mère que tu ne reverra plus si tu parts» !

JJ semble sonné par les menaces maternelles.

Les deux frères ne disent rien mais leurs yeux sont pleins de reproches pour ce grand qui sème la discorde.

La mère s'est laissée tomber sur une chaise, complètement abattue, son fils lui entoure les épaules de ses bras, et lui colle un baiser sonore.

L'origine Rouergue

«Sois tranquille maman, je vais en acheter des terres»

Je vais gagner beaucoup d'argent à Paris et je viendrai souvent pour soutenir papa»

«Vraiment JJ tu ne comprend plus rien.

«Si tu pars tu ne pourra plus Jamais revenir ici»

«Et où donc veux tu acheter des terres» ?

«A Paris ? La belle histoire» !

«Notre coutume dit que si un premier ne la respecte pas il est condamné à se tuer pour construire dans le sable ou rien ne peut tenir»

«Tout ce que tu entreprendras s'effondrera comme château de carte, cela il faut que tu le saches avant de boucler ton baluchon»

Comme il ne sait quoi répondre à ces arguments, JJ se dirige vers l'écurie pour une visite à son cheval qui doit être son complice demain sur la route de la fuite.

Malédiction pour Grand Père

Trente années plus tard, nous sommes à Bagnolet, proche banlieue de Paris, dans un solide pavillon construit en pierres de taille, situé au centre d'un grand jardin où les fleurs de toutes les couleurs se mélangent au vert tendre d'un gazon bien taillé, le tout est bordé jusqu'au niveau de la rue par une haie, d'arbustes parfaitement taillés.

Deux automobiles stationnent au pied du perron.

Nous sommes le 28 février mille neuf cent dix neuf, au deux cent seize de l'avenue Dhuis, il est dix sept heures. Au 1er étage, Joseph Jean Barrau dit JJ, étendu sur un grand lit vient de pousser son dernier soupir, en présence de son fils unique Henri âgé de vingt quatre ans, encore en tenue militaire, la poitrine bardée de décorations, de Marie Joséphine l'épouse du défunt, de Julie Vérmanche Pelletier, sa femme de ménage, et du docteur Ronoit, médecin de la famille.

Impitoyable destin

Une fameuse page d'histoire vient de se tourner.

Une page de souffrances, de courage, de désespoirs mais aussi de satisfactions. Aveyronnais venu à Paris faire fortune, celui que l'on surnommait JJ était arrivé de son village natal avec comme moyen de locomotion un cheval de labour, vendu à bout de souffle aux abattoirs de Paris.

Pratiquement sans bagage, la seule valeur en poche de son cheval, mais animé d'une farouche volonté de réussite.

Les porches, les voûtes des ponts ont été les seuls abris à sa disposition pendant une première longue période de galère, au cours de laquelle il fallut accepter de faire les travaux les plus pénibles, déprimants, dégradants pour le compte de nantis afin de gagner un minimum de moyens pour survivre.

Accepter et supporter le racket de personnages arrivés dans la capitale depuis plus longtemps, qui possédaient et défendaient leur secteur de rentabilité.

Son dos fut cassé, courbaturé, labouré, par les sacs de charbon à monter aux plus hauts des étages, où à descendre dans des caves les plus inaccessibles.

Petit à petit, JJ ne pensait plus à faire fortune dans cette ville sale, et indifférente à ses douleurs, il pensait surtout à ne pas mourir d'épuisement et de chagrin, loin de son Aveyron natal dont les images dans sa tête malade étaient celles d'un paradis.

Malédiction pour Grand-Père

Toujours couvert de suie, sale mal habillé, JJ croise de temps en temps quelques belles parisiennes auxquelles il avait rêvé, elles évitent cet homme laissant sur son passage, de mauvaises odeurs.

Malgré son courage JJ passe par de longues périodes de déprime, pendant lesquelles, en regardant l'eau attirante de la Seine, il regrette la vie rustre, dure mais heureuse, auprès de parents qu'il ne se pardonne pas d'avoir quitté bien légèrement, pour cet enfer, à la poursuite de fantômes, qui ne lui apportent que le désespoir et l'envie de mourir. Dans ces moments de terrible déprime il hait cette capitale qui ne brille qu'en rêve et de loin.

JJ a rencontré un malheureux comme lui, originaire de l'Aveyron du Nord.

Plus âgé, environ trente ans, mais beaucoup plus faible physiquement.

Souvent JJ prend à son compte une partie des charges de l'autre.

Un jour ce nouvel ami ne réussissant pas à soulever un sac de houille particulièrement lourd, jeta un cri de désespoir qui fut une révélation pour JJ, alors que le moral de ce dernier naviguait à l'altitude des égouts.

«Sacré Diez ces niais de parisiens n'utilisent plus que la houille pour leur chauffage parce que le charbon de bois de chez nous arrive toujours humide.»

«Je n'ai jamais su si cette humidité est voulue ou non, le charbon mouillé pèse plus lourd, mais il brûle moins bien pour le malheur du Rouergue.

Toujours est-il que petit à petit, il est devenu impossible de vendre un sac de charbon de bois.

Impitoyable destin

«Mon cousin qui possède quatre fours dans les montagnes du pays s'est retrouvé sans commande.

«Les fours sont éteints aujourd'hui, pourtant il me semble qu'avec le chemin de fer, le charbon de bois pourrait arriver sec sur Paris.

«Ne plus transiter par les rivières, ou il avait le temps de subir toutes les intempéries d'un long voyage, ce serait un sérieux avantage grâce à un transport plus rapide couvert, il me semble qu'il serait peut-être possible de tenter de redémarrer le commerce, cela nous éviterait de nous casser le dos avec cette vilaine houille qu'en penses-tu ?

JJ a écouté en silence la tirade de son compagnon.

Son visage couvert de suie s'éclaire au fur et à mesure des paroles de son compagnon.

«Ce que j'en pense ! Je vais te le dire, tu viens d'avoir une idée de génie qu'il faut développer. Rallumer les fours de ton cousin»

«Comment? Je vais y réfléchir»

«De toute façon cette idée est la tienne, si elle se réalise je te donne ma parole que tu auras terminé de te tuer à porter de la houille, tu risques même de devenir riche»

C'est ainsi que JJ et son ami devinrent les rois de la « braise du Rouergue », nom qu'ils donnèrent à leur charbon arrivant régulièrement dans la capitale par wagons couverts

* * *

Malédiction pour Grand-Père

Les Parisiens de naissance où auvergnats d'origine d'abord méfiants, adoptèrent ce charbon léger possédant un pouvoir calorifique aussi important moins polluant que la coque.

Les affaires ont été rapidement si bonnes que JJ a épousé une fille de bonne famille, née dans la région qui lui donna tout d'abord une fille qui décéda à 8 ans. Après ce grand malheur arriva un garçon, Henri Gaston. Après quelques années d'un dur labeur et après avoir amassé un gain suffisant, l'ami de JJ repartit dans son pays pour profiter d'un repos mérité laissant la société et tous les profits futurs à celui qui l'avait aidé à ne pas mourir d'épuisement dans les années sombres.

Trop pris par ses affaires, et l'éducation de son fils pour l'instruction duquel allait la majorité de ses possibilités financières, JJ ne vit pas venir le malheur qui devait le frapper par deux fois.

Tout d'abord ce fut la mort de son père jamais revu depuis la fuite. Le remord qui dormait déjà chez JJ, fit définitivement son nid dans un cœur fatigué.

Six mois après survint le décès de sa mère, usée par le chagrin, décédée dans le plus grand dénuement. JJ n'eut pas le temps d'organiser un voyage, trop pris par ses activités sur Paris, personne à disposition pour le remplacer.

A partir de cette disparition JJ perdit le moral, et toute ardeur pour continuer le combat. Il se culpabilisait de ces deux décès sans se trouver la moindre raison de se disculper. Il perdit petit à petit sa légendaire énergie.

Impitoyable destin

Le coup de grâce lui fut donné par le départ à la guerre de son fils Henri pour lequel il avait accepté tant de sacrifices.

Ce fils unique représentant toute sa fierté et ses espoirs, reçu au bac avec mention, ainsi qu'au concours d'entrée à la Banque de France, il allait tout simplement être utilisé comme chaire à canon et s'il ne revenait pas de cette stupide guerre ?

L'usure physique accumulée sur de longues années de travail, la perte de ses parents disparus, sans avoir obtenu leur pardon, les assauts de la houille pour reprendre le marché parisien, et le départ de son fils furent trop de chagrins pour JJ dont la santé se détériora rapidement malgré les soins vigilants de sa femme, impuissante à redonner un peu de vigueur à ce cœur à bout de souffle.

Les ennuis financiers se multiplièrent sans tarder, comme si les épreuves étaient inscrites dans un livre maudit.

Le volume des affaires qui avait déjà baissé à cause de la guerre, chuta d'un coup avec les deux pillages du dépôt de charbon que les assurances refusèrent de garantir en se cachant derrière la clause de guerre. si bien que JJ ne laissa à ses héritiers la seule propriété de Bagnolet qui représente le petit positif de plus de trente années d'efforts et de sacrifices.

La situation devint telle qu'il fallut céder l'affaire à la concurrence, pour une bouchée de pain.

Une triste mais programmée fin, pensait la mère d'Henri qui se débattait seule avec les complications administratives de la liquidation.

Malédiction pour Grand-Père

Elle avait été mise au courant par ses propres parents, de la vilaine façon dont son mari avait abandonné ses parents en Aveyron.

Henri blessé et profondément écœuré par les atrocités auxquelles il était obligé de participer. Tout jeune adulte, il est très choqué par la disparition de ce père qu'il regrette de n'avoir connu qu'en le croisant entre deux portes.

Les seuls entretiens en tête-à-tête étaient ceux du contrôle de ses devoirs scolaires, aux cours desquels il était toujours question de mettre et respecter un programme supplémentaire.

Les seuls moments de détente que lui accordait ce père trop occupé, étaient ceux du coucher pendant lesquels JJ ne manquait pas de rester quelques minutes avec son fils pour lui raconter de courtes mais belles histoires de l'Aveyron profond.

Avant que son père n'éteigne la lumière, Henri ne manquait pas de dire d'un petit ton moqueur :

«Bonsoir mon papa travail.»

Maintenant Henri est un beau bel homme de vingt cinq ans, grand, un mètre soixante dix huit, bien proportionné, portant avec prestance une fine moustache, les cheveux bruns peignes la raie au milieu, comme c'est la mode, le visage est fin, les yeux gris presque acier sont très expressifs.

A part le petit éclat de mortier toujours présent dans sa poitrine, les efforts de la guerre, les souffrances endurées ont façonné et mûrit cet homme ce qui lui donne une tristesse et une allure volontaire sans être agressive. Élevé en fils unique, un peu trop choyé, s'il est courageux et tenace à

Impitoyable destin

l'effort, il est imprégné d'une bonne dose d'égoïsme.

Quelques temps après la disparition de son père, Henri est en conversation avec sa mère pour l'informer qu'il aimerait bien ne pas reprendre son poste à la banque de France car le travail l'ennuie à mourir.

On lui propose un poste chez Peychinet qu'il compte bien accepter si sa mère n'y met pas un veto.

Erreur d'enfant unique

Elle ne s'y oppose pas carrément, mais voit un inconvénient à cette décision.

Son mari, avant de mourir, tenait beaucoup à ce que son fils poursuive sa carrière à la banque de France qui représente la sécurité de l'emploi et une certaine notoriété pour l'homme détenant un tel poste.

«Ton père a tellement fait d'efforts pour te donner cette chance, qu'il serait fâché que tu ne poursuives pas dans cette voie.»

«Je ne sais quoi te dire mon petit. Tout ce que je souhaite c'est que tu n'as pas à regretter, un jour la décision que tu auras prise» Tu as beaucoup souffert à la guerre et assisté à des événements effroyables, mais tu sais, la vie pendant et après les guerres n'est jamais facile, ton père en savait quelque chose puisque les difficultés l'ont fait mourir aussi bien qu'un obus de Verdun où tu étais.

Impitoyable destin

Lorsque l'on tien une chance il ne faut jamais la laisser passer car elle ne se représente pas deux fois.

Grâce à nos sacrifices, ceux de ton père et de mes parents.

J'ai vu tous les jours ton père rentrer complètement harassé par le travail, Tu as aujourd'hui une grande chance d'avoir accès à un bon poste, à toi de voir ce que tu veux en faire de cette chance mise à ta disposition

«Si tu te trompes, ton père ne sera plus là pour te tendre la main, moi je ne pourrais pas t'aider, et ma famille a tellement donné que j'aurais honte d'implorer une nouvelle fois l'aide de mon vieux père»

«D'accord maman ! C'est un conseil que tu me donnes, je l'accepte comme tel, pas comme un ordre, dans ce cas je peux te donner les raisons qui font que je préfère prendre le poste de Psychinet.

Très sincèrement maman, après les moments de vie affreuse que j'ai été obligé de vivre je n'ai pas la tête pour moisir derrière le sombre comptoir de la banque de France, sans l'espoir d'un lendemain différent de celui de la veille, je veux bouger, apprendre les sociétés, voir le monde, faire des connaissances autres que celles de la souffrance, du deuil et de la peur, je ne veux pas mettre des renforts en cuir sur les coudes de mes vestes, tu serais la première à déplorer cette situation si tu me voyais déprimer au fil des ans, aussi maman comme ce n'est pas un ordre, je choisis Psychinet.

Henri n'écouta que d'une oreille distraite, les lamentations de sa mère qui voyait dans la décision de son fils, la continuité d'une situation fami-

Erreur d'enfant unique

liale se dégradant doucement sous les coups de buttoir d'une malédiction implacable.

Le premier revers que subit Henri fut un sérieux choc sentimental à la suite d'un mariage trop vite décidé.

De ce mariage naquit une petite fille au moment où le couple avait décidé de se séparer, la situation conjugale étant devenue intenable.

Cette séparation coûta très cher.

La mère d'Henri fut obligée de vendre une partie de la propriété de Bagnolet pour la somme de 12000 Frs

Henri, enfermé dans son égoïsme ne se rendit pas compte du chagrin que cette vente forcée représentait pour sa mère.

Pour oublier son échec personnel, Henri s'acharna au travail, prenant ainsi une plus grande importance au sein du groupe pour lequel il travaillait.

La maman vivait dans une angoisse permanente après ce fiasco sentimental, qui a été la cause d'un trou financier dont elle se serait bien passé.

Elle croyait plus fortement que jamais que la cause de cette situation ne pouvait être que cette malédiction par laquelle elle croyait que son mari avait été poursuivi et qui, pensait-elle s'acharnait maintenant sur son fils.

Avant son mariage avec le père d'Henri, elle avait été informée par ses propres parents, afin de la faire revenir sur sa décision de quelle vilaine manière son futur avait abandonné ses parents en Aveyron.

Impitoyable destin

Malgré tout, les années passèrent, sinon dans la sérénité, du moins dans un relatif confort que la position d'Henri procurait.

Après bien des liaisons sentimentales sans suite, Henri s'amouracha d'une normande nommée Vitaline Legoult qu'il épousa le 10 décembre 1927 au grand dam de sa mère qui avait appris que cette femme était divorcée d'un premier mariage. Vitaline mit au monde une petite fille en 1929 à Spa Belgique où Henri représentait la société pour laquelle il travaillait. Carmen fut suivie en 1931 par un garçon nommé Gérard, le 23 mai à Paris XX^{eme}.

Henri, entre temps, avait demandé à retrouver son poste parisien.

Enfin un garçon ! C'est le bonheur y compris pour la grand-mère, que cette arrivée consolait un peu des déceptions que lui causait la manière de vivre de son fils. Ce dernier s'était engagé chez Bugatti pour faire des courses automobiles dangereuses, pendant ses moments de loisir.

Le contrat s'est terminé sur un accident sans gravité corporelle mais matériel complètement détruit. Henri a été vite remercié par la firme.

* * *

En 1936 c'est une autre fille qui arrive, Francine le 13 juillet à Paris 14^{em}

C'est la joie malgré les premières rumeurs annonçant une nouvelle guerre.

Erreur d'enfant unique

Après la naissance de son fils et son crash chez Bugatti, Henri décida, pour améliorer le confort de la famille, d'ouvrir un restaurant dans la rue st honoré. La seule ombre à ce tableau était qu'il fallut vendre une autre partie de la propriété de Bagnolet alors que la santé de Vitaline se dégradait rapidement atteinte par la tuberculose.

Malgré de fréquents et coûteux séjours à La montagne, à la mer, et à la campagne, Vitaline meurt au grand désespoir d'Henri qui reste veuf avec 3 enfants en bas age.

Il fallut très vite se débarrasser du restaurant qui demandait une présence permanente.

La mère d'Henri, la mort dans l'âme sacrifia le reste de sa propriété de Bagnolet pour venir soutenir son fils et s'occuper de ses petits enfants.

La pauvre femme ne pouvait s'empêcher de constater que sa croyance en l'existence d'un sort maléfique se confirmait.

Le sort n'était pas tendre, car outre le fait d'être veuf, Henri entendait comme tout le monde, les rumeurs de l'imminence de la guerre, il fallut ajouter aux soucis financiers, la recherche d'un lieu de sécurité ou mettre la famille.

La grand-mère ne pouvait pas s'empêcher de broyer du noir, tous les jours un peu plus, en constatant que la femme qui avait tenu le poste de caissière au restaurant, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour se rendre indispensable à son fils.

Née en 1901 cette suisse allemande avait pour elle la beauté l'aisance et l'élocution qui ne laissait pas Henri indifférent, malgré la précocité de son veuvage. Si ce couple se formait réellement, la

Impitoyable destin

mère d'Henri pensait qu'il représenterait la bêtise finale de son fils, vivre avec une suisse allemande à la veille d'un conflit entre les deux pays.

Pour corser-le tout cette femme avait un fils âgé de 15 ans.

Mon Dieu dans qu'elle terrible voie se dirige mon fils ?

C'est affreux

Il ne se rend compte de rien, comme s'il n'était pas conscient du destin vers lequel il court.

Que vont devenir mes petits enfants ? La grand-mère se sent plus mal à l'aise au fur et à mesure que les jours passent.

Il lui est impossible d'obtenir un entretien sérieux avec ce fils devenu un monstre d'égoïsme ne, sourd à tout conseil.

La guerre fut officiellement déclarée entre Paris et Berlin dans un contexte politique français pour le moins très défavorable.

Après une courte période de calme précaire, l'armée française après avoir joué au foot sur la ligne Maginot, fut bousculée sans ménagement avec une rapidité qui étonna le monde entier sauf les français.

Il fallut envisager un repli rapide sur le sud car le bruit courait que les tanks allemands ne seraient pas longs à défiler sur les Champs Ely Sées.

La fuite

A Bordeaux, sur un bateau en partance, un ministre du gouvernement clamait : «Nous vaincrons car nous sommes les plus forts».

Malgré cet optimiste information, Pechiney, prudent, décida de mettre ses cadres en sécurité dans le sud, Henri et sa famille furent désignés pour le premier départ.

Les enfants et la grand-mère en premier, iront à Hossegor où le comité d'entreprise a organisé un centre de vacance.

Henri désirant liquider quelques affaires sur Paris, suivrait accompagné de la Suisse et du fils de celle-ci.

Les décisions et les actions sont prises avec une précipitation, génératrice de fatigue et d'énervement. Ce fut une pénible bousculade pour atteindre le train que le tout Paris voulait prendre.

Impitoyable destin

La grand-mère, à bout de fatigue et de chagrin, put enfin se détendre dans une confortable chambre avec fenêtre donnant sur l'océan, que le comité avait préparé.

La pauvre femme avait bien du mal à admettre que son fils, à l'encontre de tout conseil incluait le suisse et son garçon dans ce voyage vers le midi.

Lasse, à bout d'argument, elle baissait les bras, ne songeant qu'à sauver ses petits enfants d'un grand malheur qu'elle pressentait.

Gérard qui est le seul à être inscrit pour tout le temps de la colonie est pris en charge par celle-ci, Carmen reste avec sa grand-mère.

Une semaine après, alors que c'est la grande débâcle sur le plan militaire et politique, Henri arrive à Hossegor accompagné de la Suisse et du fils. Juste le temps de prendre Carmen et la grand-mère et c'est le départ pour Avignon.

La famille doit s'établir dans un village des environs pas très loin de la place choisie par Pechiney pour installer ses bureaux provisoires.

Gérard reste seul à Hossegor, il est très satisfait de cette situation car il est devenu le chevalier servant d'une charmante petite blonde de son âge.

La famille s'installe aussi bien que possible dans le petit village provençal de st Saturnin les Avignon.

Henri reprend son poste ou il se rend tous les jours en vélo.

Les enfants sont inscrits pour la rentrée prochaine aux écoles du village, sauf le fils de la Suisse qui est déjà au niveau des classes de lycée. Il ira donc en pension sur Avignon.

La fuite

L'automne est vite arrivé.

L'installation de la famille dans la vieille maison en location, n'a pas été des plus facile.

L'eau qui coule d'un seul robinet est située dans la cuisine, il représente l'unique indice de confort.

Un vieux puits se trouve dans le jardin à trois mètres de la porte d'entrée. Pas de système de chauffage, sinon une vieille cuisinière en fonte, chargée de chauffer toute la maison. Coté aisance, c'est le néant, obligation de creuser un grand trou dans le fond du jardin, entouré d'une cloison de roseaux séchés, afin de faire ses besoins à l'abri des regards indiscrets.

La maîtresse d'Henri, tremble de rage, elle qui a connu les facilités des résidences parisiennes.

Henri supporte stoïquement, quant aux enfants, tous ces bouleversements font plutôt leurs affaires, ils passent majorité du temps dans le jardin ou dans la grange attenante à la maison.

Les restrictions alimentaires se font sentir sérieusement, sauf pour les originaires du village qui sont, pour la majorité, des propriétaires terriens, ils regardent d'un mauvais oeil ces réfugiés qui viennent s'installer dans leur pays.

Le fait que dans cette famille étrangère, il y ait une suisse allemande n'est pas fait pour améliorer la communication.

Henri, sans le savoir précipite son petit monde vers un tragique dénouement aux conséquences désastreuses que les générations futures devront éponger.

Impitoyable destin

Les fins de semaine, le fils du suisse est à la maison, la situation de totale mésentente entre lui et Henri est violente.

Le garçon manifesta la volonté de s'engager, des sa majorité, dans la LVF pour bouffer du Russe.

Henri, malgré son expérience d'ancien combattant de Verdun ne tranche pas définitivement la question par un refus catégorique, il use d'une dangereuse souplesse envers cette femme qui a accepté de le soutenir à la mort de sa femme.

Cette mésentente entre le jeune et Henri ira jusqu'à la haine ouverte du jeune envers le vieux qui a prit la place de son père.

Le laxisme d'Henri aura par la suite des conséquences tragiques.

La première période de la guerre étant terminée sur une France moribonde sous la botte de l'ennemi, Pechiney demande à ses cadres de regagner Paris.

Henri refuse, il veut rester dans le midi avec sa famille, étant donné qu'il n'y a plus de possibilité d'accueil sur paris, la propriété familiale de Bagnolet ayant été vendue en totalité.

Il est obligé de démissionner.

A cause de la guerre, le domaine économique, n'est pas favorable pour trouver un poste équivalent a celui que tenait Henri chez Pechiney. Après quelques mois de recherches infructueuses tant à Marseille qu'à Lyon, Henri, pour subvenir aux besoins est obligé d'accepter de signer un contrat avec l'organisation Tood de Cassis, il n'a pas le choix. C'est ça ou bien un poste d'interprète traducteur pour le gouvernement de Vichy.

La fuite

Pour rester auprès des siens il signe pour Cassis en qualité d'expert comptable et directeur du personnel français.

Pour sa chance où sa perte il parle et écrit l'Allemand et l'Anglais. Suite à cet engagement, Henri se retrouve rapidement isolé en quarantaine, par la majorité des habitants du village, tout dialogue étant rompu avec sa mère.

Seul ami qui lui reste, le garde champêtre, avec lequel il va à la pêche à l'anguille dans la rivière Sorgues. Il fréquente aussi le vieux maire du pays, avec lequel il échange ses opinions sur la situation locale et nationale. Le maire est heureux de converser avec ce réfugié qui possède une belle érudition.

Dans la tête du vieil élu s'ébauche l'idée qu'Henri pourrait le remplacer positivement à la prochaine élection.

Avec les soucis, les peines, les sacrifices qu'il est obligé de supporter ou consentir, Henri est inlassablement et inconsciemment poursuivit par son destin.

Son caractère entier, travailleur jusqu'à l'épuisement, et son refus de replis face au cumul des indices négatifs, se croyant toujours égoïstement invulnérable depuis son passage à la première guerre, font qu'Henri avance en aveugle en bousculant les cailloux qui le gênent sur son chemin.

S'il lui arrive de fatiguer son entourage, il s'en moque, c'est un taureau dans une arène face aux picadors et toreros qu'il confond avec des piqûres de moustique.

Un coup dur va lui être pourtant porté.

Impitoyable destin

Sa mère usée par tant d'épreuves et de sacrifices, consentis par amour de ce fils unique, la vente obligée de la propriété de Bagnolet, la guerre et les conséquences qu'elle prévoit pour l'avenir la manière avec laquelle elle est traitée par la maîtresse de son fils, font que son cœur fatigué et un moral plus bas que le zéro, elle rend l'âme le 27 janvier mille neuf cent quarante trois.

Ses dernières paroles étrangement seront celles-ci :

«Rien de construit, tout dans le sable c'est fini».

Elle avait soixante dix sept ans.

Son fils tant chéri tant protégé, tant choyé ne contrôle plus la situation qui va l'entraîner vers une tragique période qui sera créatrice de fatalités qu'il refuse d'envisager.

Dans la vie il faut tenir tête au hasard dit-il car dans un accident il y a, en général plus de bruit que de mal, ce n'est pas la vie qui fait le destin, mais l'âme qui le forge.

Pourtant la disparition de sa mère fait qu'il se culpabilise de l'avoir égoïstement laissé dans de si mauvaises conditions fin de vie. Elle ne méritait pas cela.

Trop tard pour les regrets.

Il s'informe et suit de près les derniers soubresauts de cette vilaine guerre qui touche à sa fin ce qui installe dans tout le pays une situation de désordre général accompagnant le départ des allemands.

La fuite

Commence alors les actions de vengeances primaires, de voisinage, celle de dénonciations injustifiées, de pillages pour simple jalousie ou convoitise, les têtes des femmes que l'on tond et que l'on fait défiler nues devant les enfants des écoles pour marquer d'une manière patriotique les jeunes esprits de la future France.

Les Routiers Modernes

Tout comme dans les siècles passés, notre pays est sous le joug de bandes de routiers contemporains armés, qui pillent, violent, sanctionnent et exécutent des sentences prononcées par de fictifs tribunaux mis en place par de faux comites de libération .La jalousie, la haine, l'appât du gain sont déguisée en actes d'héroïsme.

Les routiers des temps passés avaient au moins la franchise de ne pas cacher leur identité et leurs intentions belliqueuses.

Le malheureux qui était pris savait tout de suite à qui il avait à faire, les routiers modernes cachent leur volonté de pillage derrière un patriotisme que le commun des mortels ne peut que respecter, sans risquer de mourir ce qui est la seule liberté offerte. Il à trop de biens étalés ou parce que sa femme est trop belle où trop fidèle pour accepter de se donner aux porteurs de mitraillette, c'est donc juste qu'il meure.

Impitoyable destin

A l'international, Les Russes ont écrasé toute velléité de résistance allemande, dont l'armée est à bout de souffle.

C'est la déroute, le sauve qui peut, à n'importe quel prix, tant du côté allemand que de celui des membres LVF qui n'ont qu'un seul objectif, regagner au plus vite le sol de France pour s'y planquer des russes, du moins le croient-ils.

Dans les campagnes allemandes et françaises, les routiers sont des militaires en fuite, armés, soldats perdus, abandonnés, déçus, trompés, épuisés, qui sont capables de tout par désespoir, pour en finir une fois pour toute.

Pillages, braquages, assassinats, viols sont monnaie courante.

Henri dans son village ou à Cassis ne discerne toujours pas la réalité de la situation il s'occupe beaucoup plus de sa possible élection aux prochaines municipales grâce à ses actions ayant évité à bon nombre de jeunes d'être désignés pour le travail obligatoire en Allemagne. Grâce à un faux engagement comme travailleurs français à la Tood.

C'est sans compter avec la période de terreur que vit la France. Celle de l'épuration, de la chasse aux collabos, l'hallali effectué sans réel contrôle d'une autorité, le gouvernement provisoire à Alger, est impuissant ses ordonnances ne sont pas respectées par la grande majorité des routiers. Seuls les vrais résistants respectent les signatures de De Gaulle, mais ils sont submergés par la masse.

Sur Paris le nombre de libérateurs de la ville est impressionnant, ils activent avec zèle dans tous les secteurs. La majorité des licences de journaux

Les Routiers Modernes

sont bradés pour le centime symbolique à des illustres inconnus qui prennent le pouvoir de la communication en France. Le commun des mortels de l'époque se demandait comment l'armée allemande n'avait pas été anéantie sur place vu le nombre impressionnant de résistants surgis de partout après le débarquement en Normandie.

Entre 1944 et 1945 l'épuration sommaire a procédé à quinze mille exécutions sans jugement

De sombres et morbides histoires circulent sous la couverture, comme celle des crimes d'Antibes, de Juan les Pins, des cadavres que l'on retire du Rhône en une seule journée au nombre de 29.

Pour son malheur Henri, trop préoccupé par son petit village d'adoption n'entend pas ces informations, confiant en son statut d'ancien combattant de Verdun.

Dans la soirée du cinq juillet quarante quatre, deux officiers allemands stationnant devant le seul cinéma du village, sont tués au cours d'un échange de tirs.

Avec qui ? On ne le saura jamais !

Que faisaient donc là ces deux officiers ?
Mystère !

Pendant toute la durée de la guerre les habitants du village n'ont jamais eut le loisir de voir un uniforme allemand.

Le six juillet au soir, un engin transporteur de troupe, fait irruption sur la place du village. On arrête cinquante jeunes hommes qu'on enferme dans la salle du café Riam. Le public est avisé qu'à six heures le matin, si les assassins des deux

Impitoyable destin

officiers ne se sont pas dénoncés, cinq jeunes seront exécutés toutes les trente minutes.

L'angoisse est à son comble, quelques têtes se tournent vers certains gros bras du village qui ne bougent pas. Le jour pointe son nez quand le garde champêtre accompagné du vieux maire, délivre les cinquante jeunes sous l'œil indifférent des allemands ayant reçus des consignes.

Le ouf général se manifeste par l'ouverture immédiate de tous les volets des maisons.

Qui a intervenu auprès des allemands ? Personne ne le sait, les mères se contentent d'embrasser leur fils sans trop se poser de question.

Quelques semaines plus tard une rumeur circule, il paraît que ce serait une jeune femme du village, jolie silhouette, qui aurait influencé durant la nuit un officier pour faire libérer les jeunes. Elle sera rasée pour la remercier de son geste humanitaire, sur ordre d'un Comité de libération, qui n'a jamais obtenu une quelconque officialisation.

Au début du mois d'août, Henri est en grand entretien avec son ami le maire dans la salle des délibérations de la mairie, c'est le maire qui parle :

«Henri j'insiste une nouvelle fois pour que tu te rendes à Carpentras. Qu'est-ce que cela te coûte ? Rien ! Et moi je serai beaucoup plus tranquille quant à ta sécurité.»

«Si tout se passe comme je l'espère tu vas devenir le nouveau maire de notre village, tous ceux qui ont voté pour moi voteront pour toi, mais avant cela je te supplie d'accepter de te présenter devant

Les Routiers Modernes

la Commission officielle départementale de libération de Carpentras qui te blanchira de ton poste tenu à la Tood.

«J'ai peur que cela puisse être interprété comme un acte de collaboration.

Cette commission de vrais résistants a forcément connaissance du nombre de jeunes auxquels tu as évité le travail obligatoire en Allemagne»

«Ne dis pas non, Henri, j'ai comme l'intuition que si tu n'y va pas il va arriver malheur.

Henri réagit :

Tu es terrible, toi le vieux briscard de la politique, tu veux me faire croire que je peux être en danger dans mon propre pays, moi le vétéran de quatorze/ dix huit, le pourfendeur d'allemands dans les tranchées de Verdun. Qui oserait me toucher serait maudit jusqu'à sa troisième génération ? Ne me fais pas rire, je ne vais pas aller me prosterner devant cette commission de freluquets désignés par d'autres freluquets. Sois gentil ne me parle plus de cette promenade.»

«Mon Dieu, tu es un sale entêté, doublé d'un démesuré orgueilleux, en contemplation permanente de ton nombril.»

«Toujours trop certain de toi, même quant tu pêches, tu ramènes toujours une friture.»

«Comment ton entourage peut-il te supporter je me le demande.» ?

Henri le coupe :

«Avec tes reproches injustifiés tu me fais penser à quelque chose. Je suis en conflit avec ma Greta à cause de son fou de fils qui demande asile,

Impitoyable destin

il fuit l'Allemagne ou il est allé combattre le Russe.
Je ne veux pas de lui à la maison.»

«Je vais peut-être pouvoir te contenter.»

«Si je dois subir une nouvelle polémique à ce sujet. Pour l'éviter je me rendrais à pieds à Carpentras .Cela me fera du bien, je préfère une bonne marche hygiénique à une engueulade, es tu content.» ?

«Mon Dieu faites qu'il y ait de l'orage entre ces deux électrons.»

La Rencontre

Le lendemain Henri entame donc son voyage, le cœur soulagé de donner raison à son ami dont les dernières paroles concernant sa sécurité ont tout de même ébranlé sa grande confiance. Vingt kilomètres ! Ce n'est rien pour le marcheur que je suis »Les cigales accrochées aux poteaux qui bordent la route, émettent leur bruit caractéristique qui colle à l'ambiance Provençale, et s'introduit si régulièrement dans les oreilles qu'un besoin pressant de sieste se fait sentir.

«Ce n'est pas le moment Henri, tu n'es pas provençal, marches. Il serait sage d'arriver à Carpentras le plutôt possible. La guerre est peut-être loin mais les remous qu'elle provoque sont permanents dans la région, une mauvaise rencontre n'est pas recommandée pour le moment, alors que tu es en position de faiblesse»

«Il te faut ce papier, après tout ira bien, il a raison ce vieux Léon.»

Impitoyable destin

Il fait très chaud en cette fin de matinée, les rencontres sur la petite route sont rares, tout le monde est derrière ses volets ou à faire la première sieste de la journée avant le pastis.

Un cheminot est assis à l'ombre d'un platane il boit dans une bouteille en s'épongeant le visage Alors que le cricri lancinant des cigales semble perforer les oreilles d'Henri.

Malgré sa tenue légère, il est en eau, il décide, sans même réfléchir de s'arrêter à l'ombre.

L'individu regarde Henri s'approcher, avec de grands yeux noirs qui semblent lancer des éclairs, tellement ils sont brillants, enfoncés dans les orbites, comme chez les gens fatigués, malades, ou drogues.

Le visage est mangé par une barbe datant de plusieurs jours, les cheveux longs gris, presque blancs ébouriffés, l'homme ne semble pas être très âgé, le visage est très maigre, les pommettes sont si saillantes qu'on s'attend à voir les os percer la peau.

Quelque chose qui avait du être une veste ayant perdu sa couleur d'origine ne possède plus qu'un seul bouton, un pantalon noir tenu à la taille avec une ficelle sur un tricot de peau qui a du être bleu dans sa jeunesse.

Henri est tout de même surpris par l'allure de l'individu, qui ne ressemble pas du tout aux bohémiens qu'il est possible de rencontrer sur les routes provençales.

Il se demande s'il a bien fait de s'arrêter prêt de cet homme qui à toute l'allure d'un fauve.

La rencontre

Cette rencontre n'est pas ordinaire pense Henri, alors que l'autre s'adresse à lui d'une voix éraillée.

«Tu as peur d'attraper un coup de soleil sur la cafetière ! Il chauffe le roi, tu as bien fait de t'arrêter, on ne sait jamais, quand les premiers bourdonnements commencent, c'est trop tard pour ta pomme, tu es foutu. J'en ai connu des comme ça qui ne se sont jamais relevé.

«N'ai pas peur, viens poser tes fesses à coté.

Henri n'a pas ouvert la bouche, il se pose avec un soupir de soulagement, la musette sur ses genoux, d'ou il sort une petite gourde en peau de chèvre comme celles des bergers en montagne.

L'eau y reste longtemps fraîche.

Après avoir placé le goulot à environ 10 cm de la bouche ouverte, Henri laisse couler le fin filet d'eau dans son gosier pendant deux à trois secondes, son voisin semble étonné par cette façon d'étancher la soif:

«Toi Tu n'es pas de la région, tu es trop bien mis, trop frais rasé, pour être un cheminot, que fais-tu seul sur cette route par ce soleil?»

Henri range sa gourde dans la musette avant de répondre;

«Non je ne suis pas d'ici, même si je demeure pas trop loin, je me rends à Carpentras pour affaire, j'aime bien marcher c'est le seul sport que l'on puisse pratiquer par les temps qui courent.

«Par les temps qui courent, par les temps qui courent ! C'est une drôle expression que tu utilises, d'après toi c'est le temps qui court ou nous qui courons après ? Henri pousse un soupir !

Impitoyable destin

«Je n'ai pas le temps de philosopher, je dois être de retour ce soir chez moi, si tu es toujours là à mon retour je répondrai peut-être à ta question.»

«Bien Monsieur, lance l'inconnu, quelque peu vexé par la réponse d'Henri.

«Sans vouloir vous importuner monsieur de la haute, où demeure-tu? Pas loin d'ici pour sur.»

«Tu as raison pas loin d'ici, environ trois kilomètres, un petit village tout a fait Provençal, St Saturnin, où je possède le titre envié de réfugié parisien.»

En entendant la dernière phrase l'inconnu sursaute comme sous l'effet d'une décharge électrique.

«Ce serait bien le diable qui t'as mis sur ma route si tu étais celui dont mon ex copain m'a tant parlé.»

«Un suisse, je dis ex car il n'est plus mon copain, je suis même venu jusqu'ici pour lui régler son compte, s'il a, comme il le prévoyait rejoint sa mère qui demeure avec son amant, un voleur de mère, comme il aime nommer cet individu qui lui a aussi fait perdre son père par la même occasion. Il hait tellement cet homme qu'il veut le tuer des son retour en France.»

Cette fois c'est Henri qui est secoué sérieusement comme sous l'effet d'un ressort il se dresse d'un seul coup, le visage blême et demande :

«Comment se nomme cet ex ami ? Ce n'est pas possible que ce puisse être un Roger !

La rencontre

L'autre se déplie, les deux hommes sont maintenant face à face, Henri de plus en plus pâle, troublé un maximum l'autre un mauvais rictus aux lèvres.

«Comme c'est étrange, tu as raison l'inconnu, ce type se nomme comme tu dis et si cela te surprend autant, c'est que toi tu as des chances d'être ce voleur de femme qu'il veut éliminer si je lui en laisse le temps.

Tu as bien de la chance de m'avoir rencontré M. Barrau car maintenant te voilà prévenu de ce qui t'attend à ton retour de Carpentras.

«Tu ne me reverras plus ici car je vais filer immédiatement pour voir si la mère a retrouvé son chérubin qui devra pour ne pas mourir avant toi, me dire où il a caché le magot que nous avons découvert ensemble dans une banque russe pendant la déroute de l'armée allemande.

«S'il ne répond pas dans l'immédiat c'est une mère éplorée n'ayant plus de fils que tu trouveras à ton retour de Carpentras», s'il répond à ma curiosité il pourra te tuer à sa guise.

Le dessus l'étranger regagne la route direction contraire à celle que devrait suivre Henri qui lui crie :

«Attends, attends j'arrive de là bas et je sais que le fils n'est pas auprès de sa mère, il n'est pas encore arrive» !

«Bien, bien merci de l'info, j'y vais quand même, je vais l'attendre et toi fais bien gaffe sur la route car il ne doit pas être très loin ! Heureux de t'avoir rencontré encore debout.»

Impitoyable destin

Henri, resté seul sous l'arbre est comme assommé, il regarde la silhouette disparaître, il n'en croit pas ses yeux ni ses oreilles, ce n'est pas possible une coïncidence pareille, et une aussi sombre histoire qui te touche de prêt.

Les deux larrons pendant la débâcle allemande sur le territoire russe ont fait une banque et le fils de sa maîtresse a effectué seul un passage en suisse pour y déposer le magot, sans à son complice.

En reprenant la route Henri est encore comme étourdi, les jambes ont du mal à le porter

La situation dans laquelle il se trouve n'est déjà pas des plus brillante. Il n'est pas nécessaire d'en rajouter avec le retour de ce Roger qui représente une réelle preuve de collaboration active d'un membre de la famille avec l'ennemi. Il serait plus sage que pour le moment cet imbécile se fasse oublier, si c'est encore possible.

S'il paraît au village, il est très possible qu'on lui demande des comptes, alors que tu es toi-même obligé d'aller implorer un sauf conduit pour ton activité à la Tood. Le petit con est allé combattre le russe aux côtés des allemands, tous les agents du parti communiste français doivent être à ses trousses par résistants interposés, étant donné que le PCF a noyauté majorité de notre résistance.

Un découragement envahit Henri sur cette route trop ensoleillée, il avance en hésitant vers un destin auquel il n'a plus trop confiance. C'est vraiment la première fois de sa vie qu'il est envahi par un tel sentiment, regarder en arrière, n'est pas dans ses habitudes.

La rencontre

Depuis la mort de son père, la vie ne lui a pas été très clémente. C'est le moins que l'on puisse constater !

Serait-il le sujet d'une étrange poursuite de la malchance ?

Premier avatar, le mariage loupé avec cette Suzanne Cornu.

Pour se libérer de cette malheureuse liaison il a fallut que sa mère accepte de donner caution d'une partie de la propriété héritée à la mort de son époux. Ensuite la deuxième femme lui fait trois beaux enfants pour disparaître définitivement.

Puis vient la malheureuse décision prendre ce restaurant qui a été payé en vendant un gros bout de Bagnolet sans aucun résultat positif. La pro mixité de la guerre a imposé la revente rapide à perte de ce commerce avant qu'il ne soit devenu rentable.

A ce manque flagrant de chance il a fallut que tu fasses une erreur de jugement en entamant une liaison avec une suisse allemande alors que ton pays est en guerre avec l'Allemagne.

Ne regardes plus en arrière Henry, car le bilan est pour le moins très négatif si tu rajoutes le décès de ta pauvre mère, disparue dans la peine alors que tu aurais pu faire un effort afin d'adoucir ses derniers moments.

Tu étais bien trop occupé par ton poste à la Tood où tu étais obligé de te déguiser en collaborateur après ta stupide décision de quitter Psychinet.

Aujourd'hui tu cours après un papier qui seul pourrait te permettre de ne pas être considéré comme collaborateur, Toi le vétéran de Verdun.

Quel triste bilan.

Impitoyable destin

Oui ! Bien étrange destin que le tien bonhomme.

Tu es aujourd'hui assis sur une aiguille qui risque de t'empaler si tu ne réagis pas.

Le seul acte positif que tu as accompli dans ta vie c'est d'avoir mis ton fils à l'abri d'assister à des évènements pour lesquels tu risques d'avoir à rougir.

Tu es aussi un vrai con d'avoir pris cette femme avec son imbécile de rejeton, ce choix peut devenir la cause d'un terrible malheur. On dirait que tu cherches les problèmes.

C'est ma mère qui avait raison lorsqu'elle disait que nous sommes poursuivis par une malédiction. Je me suis moqué d'elle pendant des années. Pauvre maman qui a reporté toute sa tendresse sur ses petits enfants pour oublier les terribles chagrins que mon aveuglement lui causait.

Arrêtes de broyer du noir Henri, si tu te présentes dans un tel état d'âme devant la commission de la résistance locale, tu ne ressortiras pas gagnant, tu es venu ici chercher une solution qu'il te faut absolument obtenir.

Allons marches, arrêtes de fantasmer dans le négatif.

Le Pillage

La nuit était bien avancée lorsque Henri se présenta chez lui, tout heureux de posséder en poche le précieux certificat.

C'est donc le cœur léger qu'il frappe à sa porte, surpris de ne pas voir de lueur à l'intérieur.

Il s'accorde une petite minute avant d'introduire sa clef dans la serrure, avant que quelqu'un, réveillé par le bruit vienne lui-même ouvrir.

En effet un léger bruit se fait entendre, la porte s'ouvre sur sa fille aînée Carmen :

«C'est toi papa? Comme tu rentres tard» !

«Oui c'est vrai qu'il est bien tard, je rentre de Carpentras»

«Papa ils sont venus ils ont pillé ton bureau qu'ils ont emporté, avec tous tes papiers et la bibliothèque.»

«Ils ont chassé le maire, il s'est réfugié chez lui, j'ai peur papa, j'ai peur.»

Elle referme la porte à double tour.

Impitoyable destin

Lorsque enfin elle allume, Henri n'en croit pas ses yeux, son bureau, sa bibliothèque et tous ses papiers personnels ont disparus, sa fille ajoute

«Ils ont même pris ton vélo.»

Henri est anéanti, incapable de faire un mouvement, comme si la terre s'était soudain dérobée sous ses pieds.

La colère fait vite place à la surprise. Elle grossit, enfle jusqu'à l'explosion.

«Les fumiers, les fumiers de pourris, ils vont voir de quel bois on m'a appris à me chauffer dans les tranchées de Verdun, je vais leur apprendre moi.»

«Du calme papa, ce sont des pillards, rien ne peut les arrêter, ils sont armés capables de tout, ils ont loupé de peu la prise de Roger dans les parages.»

«Très en colère de l'avoir loupé, ils vont vouloir se venger sur toi. Va te coucher papa c'est le mieux qui te reste à faire.»

Henri se propulse dehors dans la nuit ! Me coucher ! Elle plaisante ma fille, « je vais de ce pas voir le maire chez lui avant que le jour ne se lève, je serai de retour pour 10 heures le matin, c'est toi fillette qui va retourner te coucher, sois tranquille il ne m'arrivera rien.»

La maison du maire est située à l'autre bout du village en bord de la rivière, pas très loin des moulins.

Dans la nuit Henri porté par la rage, ne marche pas, il vole vers son ami, personne sur la place personne, sur la route de Pernes.

Le Pillage

Lorsqu'il arrive il y a de la lumière chez Léon. Quant Henri eut frappé, la porte s'ouvre très lentement pour s'entrebâiller, il entend une voix de femme :

«Qui es tu à cette heure, il faut que tu aies une bonne raison pour déranger le maire.»

Des qu'Henri eut donné son identité, il entend la grosse voix de son ami crier :

«Il n'y a plus de maire il n'y a plus de maire, laisses entrer :

Tu n'étais pas au village aujourd'hui !

« À Carpentras ? Tu as eu grandement raison de t'engueuler avec ta greta sinon tu aurais assisté à un coup d'état, ce n'est pas tous les jours qu'on peut assister à un tel évènement, le dernier date du dix huit Brumaire. Tu vois qu'ils sont rares»

«On est venu me sortir de ma mairie avec les armes.

Très courageusement, je n'ai pas résisté, les teneurs de mitraillette me semblaient aussi maladroits avec leur sulfateuse qu'une poule avec un cure dent dans le bec, j'ai donc été très prudent. Par contre pour ce qui est de la tchatche ils sont très doués.

«Au nom du comité de libération et des milices patriotiques de résistance nous t'informons que tu n'es plus le maire, il a été voté une résolution qui nomme un remplaçant provisoire jusqu'aux prochaines élections»

«J'ose ouvrir la bouche pour demander :

«Qui sont les membres de ce comité de libération? Par qui ont ils été élus ?

Impitoyable destin

«Boucles la tu n'as pas le droit de poser de question, c'est la loi, si tu insistes on a les moyens de te faire déguerpir plus vite, restes calme ne poses pas de question et tout ira bien pour toi.»

«Chacun de ces fiers guerriers arborait le brassard bleu blanc rouge sur lequel les lettres FFI sont peintes dans le blanc (Forces françaises Intérieures) je n'ai pas insisté et me voilà chez moi.

«Ce qu'il se passe dans notre pays me fait peur.»

«Vu la situation tu as eu le nez creux de te rendre à Carpentras comme cela tu as certainement en poche le papier dont tu vas avoir un très grand besoin pour passer au travers du cyclone que je vois venir.»

Henri qui avait laissé son ami parler lui coupe soudain la parole pour lui annoncer que si la mairie est perdue, de son côté c'est son bureau et sa bibliothèque qui ont disparus !

«Un acte de pillage, c'est un acte de pillage que je vais faire payer crois-moi Léon.

«En temps de guerre, le pilleur est fusillé sur place.»

Le maire fait comme s'il n'a rien entendu«

Prends un siège Henri nous avons à parler.

«Aujourd'hui un manque de calme peut devenir un arrêt de mort, je te demande de me croire.»

«Magali prépare un broc de café noir et apporte la bouteille de goutte on va lui faire mal.»

«Dis-moi Léon qui sont les auteurs de cette mascarade, comité de si milices de ça? Ce ne sont tout de même pas de vrais résistants ceux qui ont tant souffert, dont beaucoup sont morts et se battent

Le Pillage

encore depuis le début de cette foutue guerre ? Ce n'est pas possible que se soient des gens du village.»

«J'ai une petite idée sur ceux qui sont Venus à la mairie, Ce sont certainement les mêmes qui ont pillé ton bureau, je n'ai que de simples indices, car ils avaient pris soin d'enfiler sur la figure un bas de femme derrière lequel il est impossible de reconnaître un visage ou une voix.

«Je ne possède que des indices dont je ne te ferais pas part car je te connais, tu es capable d'aller foutre ton nez là où ça doit sentir la poudre et la merde.

«Saches tout de même que le brassard qu'ils portent n'a aucune valeur officielle pour la période hors contrôle, que nous vivons.

Tout le monde peut confectionner un brassard et le porter avec une sulfateuse 9m/m pour l'imposer par la peur»

La France est envahie de ces porteurs de brassard, sur lesquels ne devraient pas être inscrites les lettres sacrées FFI, mais RDH qui signifient (Résistant de la Dernière Heure) Saches ceci Henri, toi qui est encore vierge en politique, lorsque celle ci est pratiquée avec objectif personnel, elle se permet tout, même les coups les plus tordus.»

«Ceux qui m'ont jeté de la mairie appliquent cette politique, et je me demande avec angoisse combien faudra-t-il d'années à notre pays pour se relever et se débarrasser de ces profiteurs» ? Ça risque d'être plutôt longuet ils vont certainement se souder à la position volée.

Impitoyable destin

«Tu n'as pas écouté la radio, ça vaut le coup d'une oreille attentive crois-moi.»

«A Marseille la situation n'est pas brillante.

«, Un journaliste américain annonce que majorité des exécutions sommaires de la région, sont le fait du parti communiste. L'épuration indispensable est effectuée sans recherche de culpabilité réelle, les exécutions sont faites par des éléments des gardes patriotiques mises en place par le PCF.

«On profite de l'occasion pour éliminer tout ce qui est de droite.

Mon expérience en politique m'incite à croire que l'opération d'épuration dans notre pays, est effectuée sous le couvert de sentiments patriotiques fictifs de dernière heure, pourrait bien cacher une tentative de faire de notre pays, un satellite du bloc Soviétique, par la force, la peur et l'élimination physique du plus grand nombre d'individus où de municipalités de droite sur l'échiquier national.

A titre d'exemple il ne fait pas bon être simplement le fils d'un milicien, c'est une faute. Le journaliste donne le compte rendu d'un jugement sommaire :

«Quel âge avez-vous ?»

«Quinze ans.»

«Vous étiez milicien ?»

«Oui.»

«Avez vous porte les armes contre des résistants ?»

«Non j'étais en stage d'infirmier.»

«En opération auriez vous soigné un milicien blessé ?»

«Oui certainement.»

Le Pillage

«Vous êtes condamné à mort, exécution immédiate.»

A fur et à mesure que son ami parle, Henri a du mal à se contenir.

Ce n'est pas possible Léon tu me racontes des blagues, ta radio exagère. Ce n'est pas possible que le pays soit dans une telle situation ! Non je ne te crois pas»

«Tu continueras toujours à ne pas me croire, si l'homme politique que je suis te dit être au courant que le parti communiste français s'est vendu à Moscou en s'incrutant au sein d'une résistance purement patriotique depuis le temps des Billoux, des Croizat et des Tillon.»

En constatant l'air perplexe d'Henri, le maire éclate :

«Il ne changera jamais cet entêté naïf de naissance, il faut lui mettre le nez dans la merde pour lui faire admettre que ça sent mauvais.»

«Écoutes, après tout c'est toi qui décide de ton destin, en me croyant ou pas, fais ce que tu veux, va récupérer ta bibliothèque ton bureau et ton vélo si tu y tiens vraiment, mais laisses moi te dire que de vouloir immédiatement récupérer ce minuscule bien tu risqués d'avoir à signer ton arrêt de mort.»

«Si tu veux être le futur maire vivant de droite du pays, il vaut mieux que tu réfléchisses correctement.»

«Si quelqu'un te conseille d'aller demander des comptes, c'est que ce conseiller te veut du mal.»

Impitoyable destin

«Maintenant avale ton café en fermant ta gueule plutôt que de me dire des conneries, après fais ce que tu veux et quoi qu'il arrive, je t'aurai prévenu de ta dangereuse confiance en ton invincibilité imaginaire.» Salut !

Henri est sonné par l'attitude de son vieil ami, ce briscard de la politique.

Le plus sage est de retourner à la maison pour réfléchir.

Tu dois reconnaître que Léon est plus expérimenté que toi pour ce qui est de l'analyse d'une situation politique, s'il te dit qu'il y a danger c'est que celui ci existe, alors attention, prudence n'est pas un vain mot.

Après avoir bu deux verres d'alcool accompagnés de café noir, Henri quitte son ami avant que le jour ne soit levé.

De retour chez lui, il est dans le salon en présence de sa fille et de sa compagne. Carmen, sa fille prend d'office la parole :

«Papa, je ne veux pas que tu ailles récupérer ton bureau et la bibliothèque, ces gens qui sont venus les prendre ont l'air vraiment méchants, j'ai peur qu'ils te fassent du mal, je t'en prie restes avec nous pour la journée.»

Elle est interrompue par sa belle-mère :

«C'est idiot ! Que veux tu qu'il arrive à ton père ? Le garde champêtre est représentant de la loi, si ton père décide d'aller demander des comptes il est dans son droit, il peut tout à fait se faire accompagner par Raoul comme témoin. Cela est mon avis.»

Le Pillage

Henri qui mourait d'envie de faire valoir avec éclat, ses états de service à Verdun, est presque d'accord avec l'opinion de sa maîtresse, au grand désappointement de sa fille qui fusille sa belle-mère du regard.

C'est un terrible mais silencieux affrontement entre les deux femmes. La jeune qui n'a pas encore vingt ans, et l'adulte expérimentée qui approche la quarantaine.

Henri ne se rend pas compte de la furieuse tension qui sépare les deux femmes.

«C'est vrai Carmen, je n'avais pas pensé à demander le soutien de Raoul, il se fera un plaisir de m'accompagner, pour une fois qu'il peut se rendre utile, il ne laissera pas passer une bonne occasion de justifier son poste.

«Je t'en supplie Papa ne sort pas de la maison, Raoul ne sera d'aucune aide si tu en as besoin, je ne veux pas que tu sortes.»

Décidée elle barre le passage à son père, les yeux pleins de larmes.

«Voyons ma fille ne sois pas stupide, ces hommes que tu as vu sont des voleurs mais pas encore des assassins, et je sais me défendre mon petit n'aie pas peur, je vais aller chercher Raoul, je reviens tout de suite.»

Le temps d'un éclair, avant de sortir, après avoir écarté sa fille sans ménagement, Henri entend la voix de son ami Léon qui lui dit :

«Celui qui te conseillera de récupérer ton bien sera celui qui te veut du mal».

Raoul le Garde Champêtre

Trop tard le nombril d'Henri a prit le dessus ! Il énumère intérieurement la valeur de ses arguments :

Ma compagne ! Celle qui a accepté de me suivre jusqu'ici par amour ! Il se trompe Léon. Des que son père eut forcé son barrage, Carmen, en larmes disparaît dans sa chambre. Sa belle-mère reste songeuse, assise dans son fauteuil. Quelqu'un gratte tout doucement à la porte qui s'ouvre sur l'amant de la Suisse qui chuchote « ça y est il est parti? La femme répond sur le même ton «Oui, je serais étonnée qu'il puisse revenir tout seul.»

Le jour n'est pas encore levé ce 7 septembre 1944.

Deux hommes traversent le village encore silencieux, ils se dirigent vers la route de Pernes d'un pas rapide, le plus petit est chaussé de bottes en caoutchouc, coiffé d'un képi bleu sur lequel figure

Impitoyable destin

l'emblème d'un cor de chasse, il porte sur l'épaule droite un vieux fusil.

Henri à ses cotés se demande s'il a choisi la bonne démarche en se faisant accompagner par cet homme qui, officiellement représente la loi en période normale mais qui n'a rien d'un foudre de guerre pour faire face aux événements d'une période de trouble.

D'un ton légèrement moqueur il demande :

Crois tu sérieusement Raoul qu'avec ton vieux fusil à chiens tirant des cartouches de gros sel tu as des chances d'impressionner un RDH ?

«Arrêtes de te foutre de ma gueule, le Parisien ! Sinon tu risques d'avoir affaire avec mon fusil ! Tu sais, ça fait très mal le sel dans les parties les plus charnues de ton individu.»

«Et puis merde, peuchère Si tu n'as pas confiance en mon fusil, il fallait prendre ton revolver d'officier qui se rouille doucement dans ton tiroir de table de nuit, Et puis ne me fait pas regretter de t'accompagner pour ta justicière promenade, je peux encore faire un demi-tour si c'est ce que tu veux.»

«Ne te fâches pas Raoul je n'ai pas voulu te peiner, ce n'est pas le fusil que tu portes qui est important, c'est en toi que j'ai confiance pour m'accompagner ce matin.»

«On m'a appris à la guerre que ce n'est pas le fusil qui fait l'homme, mais l'homme qui fait la valeur de l'arme, c'est ton cas Raoul, j'ai eu tort de me moquer, ton fusil a une valeur inestimable, celle de ton honneur et de ton courage.»

Raoul le Garde Champêtre

«Arrêtes le Parisien, tu vas me faire gonfler de fierté comme la grenouille de l'histoire avec le risque d'éclater.»

Henri est heureux d'avoir réparé sa maladresse. Cela lui arrive tellement souvent de faire du mal par des paroles dites avant de réfléchir.

Il est sincèrement heureux d'avoir fait son méa culpa.

Enfin ils rencontrent un être vivant, un homme vient à leur rencontre, Quand il s'est suffisamment rapproché, ils se rendent compte qu'il porte le brassard FFI.

«Où allez-vous tous les deux ?»

Henri répond sur un ton volontairement bourru :

Nous nous rendons au siège du comité de libération, indiquez-nous l'endroit.

«Vous êtes arrivés, juste après le pont sur votre droite, le mas en bord de route Salut.»

L'unique porte d'entrée du petit mas donne sur une pièce éclairée par une lampe tempête, posée sur une table.

Un individu en tenue kaki est assis derrière, Il porte le brassard bleu blanc rouge accroché au bras gauche.

La salle est remplie d'une épaisse fumée, un grand nombre de mégots jonchent le sol.

Une âcre odeur de tabac, mélangée aux effluves de pieds, prend immédiatement les narines.

Quatre personnages sont assis sur les cotes de la table, les visages sont mangés par une barbe vieille de plusieurs jours, Des verres et quelques canettes de bière sont posés à même le sol a porté

Impitoyable destin

immédiate de la main, comme les pistolets mitrailleur Thomson adossés au mur, canon en l'air.

Cette arme la Thomson, possède la triste renommée de se mettre en fonctionnement toute seule, il suffit de cogner légèrement la crosse au sol pour que l'engin se débarrasse de toute les cartouches se trouvant dans son chargeur, c'est très surprenant pour un novice et difficile a digérer au malheureux qui se trouve à proximité.

Henri et son compagnon, surpris du spectacle marquent un temps d'arrêt, se demandant tout à coup s'ils ne se seraient pas trompés d'adresse.

L'homme en kaki intervient :

«Vous êtes bien matinaux Messieurs, entrez n'ayez pas peur, je suppose que si vous êtes là c'est que vous avez quelque chose a dire au comité de libération , demain nous serons dans les locaux de la mairie, ce sera plus confortable qu'ici.»

«Qu'est ce qui vous amène, je vous écoute.»

Raoul s'approche et dit :

Mais je te connais toi ! Tu es un des fils Osier, un jour je t'ai salé les fesses quant tu chapardais des cerises dans l'arbre des Barnori ! Fais voir tes fesses s'il y encore des traces.»

La seule chose qu'il ne fallait pas dire ! Raoul est tombé dedans à pieds joints, la réaction est immédiate.»

Tu te trompes lourdement, je n'ai jamais volé de cerises chez Barnori et toi tu n'es plus le représentant de la loi. La loi aujourd'hui c'est moi, tu vas sortir et laisser ton fusil à l'entrée, tu n'as plus le droit de porter une arme»

Raoul le Garde Champêtre

Henri songe : Voici une entrée en matière mal démarrée, c'est pas bon signe ça !

L'homme en kaki s'adresse d'un ton rageur aux gens qui l'entourent :

«Vous autres allez faire la patrouille de sécurité à la minoterie, vous arrêtez tous les rôdeurs.»

«Allez ouste j'ai à parler à ces Messieurs.»

Le vieux Raoul, choqué par la réaction de l'homme qu'il a connu en culottes courtes, vexé de ne plus représenter la loi, refuse de sortir et surtout de se séparer de son fusil.

Henri n'ayant pas encore ouvert la bouche, étonné de ce qu'il voit dans ce mas, se demande s'il a bien fait d'entraîner Raoul dans cette aventure qui peut devenir galère, il lance en direction du fils Osier :

«Malgré le pouvoir que tu te donnes avec ce comité de libération dont tu te dis membre, tu ne peux demander à cet homme de laisser son fusil à l'extérieur. Nous ne sommes plus en 1793, il n'y a plus depuis longtemps de comité de salut public.

Il est jusqu'a nouvel ordre le garde champêtre du village depuis plus de vingt ans, cela lui donne le droit de se promener avec son arme de service avec laquelle il n'a jamais tué personne à part quelques fesses qui s'en souviennent, Sois raisonnable de le laisser avec son fusil te dire pourquoi il est venu ici.

Les hommes étant sortis comme demandé par celui qui semble être le chef celui ci laisse éclater toute la violence que son visage reflète.

Impitoyable destin

Toi l'étranger tu la boucle, surtout toi, qui abrite sous ton toit une femme suisse allemande dont le fils est membre de la LVF. Tu as intérêt à te faire oublier, tu vois ce que je veux dire ?

Henri voit immédiatement rouge, il n'est pas possible qu'il puisse laisser ce même lui parler sur un tel ton.

Tu perds le contrôle jeune homme, tu semble avoir vingt ans, j'en ai cinquante, tout comme cet homme qui est à mes côtés, entre toi et moi il y a donc trente ans de différence dont cinq passés à me battre contre l'Allemand afin que tu puisses être le jeune homme que tu es aujourd'hui.

Il est préférable pour la continuité d'un entretien que tu changes de ton, sinon je ne crois pas que nous puissions nous entendre d'une manière positive. Maintenant je dois te dire :

«Si ma compagne est de nationalité étrangère, cela n'est pas ton affaire, et si cette femme a un fils qui a fait une erreur personne ne peut m'en attribuer une quelconque responsabilité, je ne suis pas son père et il n'est pas de nationalité française.

«Tout beau grand-père, tout beau, malgré ton beau discours tu ne vas pas me dire que tu ne travailles pas chez les Allemands à la Tood qu'as tu a répondre à cela,

Que tu te goures encore jeune homme, j'ai en poche un papier du vrai comité de libération de Carpentras qui répond très distinctement à ta question, nous en reparlerons tout à l'heure car avant ça je vais te dire pourquoi nous sommes là Raoul et moi.

Raoul le Garde Champêtre

Toujours très en colère ce dernier coupe la parole à Henri :

«En tant que représentant de la loi, que tu sois d'accord ou non cela ne change rien je demande à ton comité de me livrer les gens qui ont pillé le bureau et la bibliothèque de mon ami ici présent. C'est un vol qui doit être puni comme la loi le prévoit.

Les yeux du fils Osier lancent subitement des éclairs !

«Comment oses tu formuler une telle accusation?

Tu es ici au comité de libération formé de patriotes parmi lesquels il n'y a aucun voleur, tu viens de formuler une injure qui sera punie.

De toute manière s'il y a eut intervention chez ton ami, c'est que celui ci est un collabo qui doit aussi être punit.

«Vous ne vous rendez pas compte de la situation dans laquelle vous vous êtes mis en venant ici porter des accusations, vous êtes entièrement à ma merci.

Henri devenu fou furieux par le discours du bambin explose :

Moi collabo, répètes moi un peu ça, si j'appuie sur ton nez il coule encore du lait, c'est toi qui ne te rend pas compte de la situation :

Tu as devant toi deux vétérans auxquels tu dois le respect, malgré la sulfateuse que tu as à portée de main que l'on t'a confié, il me semble bien légèrement. En ce qui concerne l'insulte que tu viens de proférer à mon encontre, je vais tout de suite te la faire ravalé avec le papier que j'ai en

Impitoyable destin

poche, signé par tes supérieurs, si toutefois tu sais ce qu'est un supérieur hiérarchique.

L'énervement du jeune atteint son paroxysme :

«Fais voir immédiatement ce papier» !

Henri sort de sa poche une feuille comportant le cachet rond et bien visible de Marianne.

L'homme en kaki tend brusquement la main à travers la table et crie !

«Donnes moi cela tout de suite » ! Avec un geste d'agression qui incite Henri à reculer d'un pas en remettant la feuille dans sa poche :

Viens la chercher militaire d'opérette si tu la veux, il faudra que tu la prennes de force, approche !

L'homme ne se contrôle plus il attrape sa Thomson et fait le tour de la table, canon pointé, au passage il bouscule Raoul qui en perd son képi Henri, d'un bond se retrouve dehors, poursuivi par son antagoniste qui bave de colère, la patrouille rentre juste à ce moment de la minoterie, les hommes croyant assister à une fuite ouvrent le feu sans se poser de question, Henri s'écroule après avoir tournoyé sur lui-même :

Raoul se présentant le fusil pointé, tenu sur la hanche subit le même sort, il s'écroule le nez en avant en disant dans un dernier sursaut : «maudits jusqu'à la troisième génération.

L'homme en kaki se penche sur le corps d'Henri qui est encore secoué de tremblement nerveux, il retire de la poche intérieure du veston une feuille de papier percée d'un trou et tachée de sang, sur laquelle est intact le tampon de Marianne et une

Raoul le Garde Champêtre

phrase encore lisible : LE PORTEUR DU PRESENT CERTIFICAT EST BON PATRIOTE.

Le lecteur nullement impressionné met la feuille en tout petits morceaux que le vent éparpille, ce travail effectué il dit à ses hommes :

«Vous les avez eut tous les deux c'est mieux comme cela.

Henri dans une demi conscience murmure :

«Mon Dieu, que j'ai froid, très froid, pourtant il y a un lumineux soleil ! Mon Di. Ou sui...

Épilogue

7 Septembre 2004 au cimetière de St Saturnin sous un mistral violent, un homme s'aidant de sa canne se dirige vers un emplacement délimité par un socle en béton sur lequel est inscrit : Famille Barrau Carmen, Marie, Henri.

Le visiteur luttant contre le vent dépose sur le béton une petite plaque de marbre noir sur laquelle est inscrit en lettres d'or : Ici reposent notre sœur Carmen, décédée à 20 ans, notre grand-mère Marie Josèphe Vivien et notre Père Henri Barrau tué par la bêtise, le 7 septembre 1944.

Au loin l'angélus des cloches de l'église du village, arrivent à traverser les bourrasques du vent en colère, le visiteur sourit tristement en murmurant «ça y est comme juré, ta mémoire est rétablie, la malédiction stoppée, vive la vie pour ceux de ta famille qui arrivent en renfort pour garantir la continuité de la famille.

Album de photographies souvenirs

Impitoyable destin



Mon père 1914

Album de photographies souvenirs



Ma mère 1936

Impitoyable destin



Gérard Henry Barrau

Au sujet de l'auteur

L'auteur naît à Paris d'une famille originaire de l'Aveyron. Il perd sa mère à l'âge de 6 ans, son père à 14 ans. Après une jeunesse malheureuse d'orphelin il choisit la profession d'aviateur, ce qui lui vaut de voyager sans arrêt, il se passionne pour l'histoire de l'Afrique et du Moyen Orient. Marié a Beyrouth, il assiste impuissant au conflit qui ravage le Liban. Pour mettre sa famille à l'abri il passe par la Syrie et rentre en France. De là, il effectue de nombreux voyages dans le monde et récolte les matériaux nécessaires pour se mettre à l'écriture avec une plume qui lance un appel à mettre fin à la sanglante stupidité humaine qui consiste à organiser des conflits fratricides laissant des traces si profondes que c'est de la pure crédulité d'être encore étonné de l'état de nos sociétés contemporaines.

Les premières six années de l'auteur ont été celles du parfait bonheur, ce qui lui a permis d'affronter les obstacles de la vie avec une féroce

Impitoyable destin

volonté de retrouver ce bonheur juvénile des premières années de vie, interdiction absolue de chuter pour garder la chance de les retrouver.

Le Viet Nam, la bataille de Dien Bien Phu, celle d'Alger, le conflit Congolais, la destruction du Liban, rien n'y fait, l'auteur garde toujours l'espoir de trouver le bonheur .

Aujourd'hui, plusieurs fois grand père, il tente de convaincre, par son expérience la jeunesse et lecteurs que quoi qu'il arrive dans une vie il faut toujours réagir face aux événements avec son intime et intuitive conviction, pour ne pas risquer de mourir sans avoir goûté au bonheur.

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

gerard-barrau@wanadoo.fr

*Page personnelle de Gérard Henri Barrau
sur le site de la Fondation littéraire Fleur de Lys*

<http://manuscritdepot.com/a.gerard-henry-barrau.1.htm>

Table des matières

Le bonheur dans les Pyrénées	15
Hanna ma copine.....	17
Beau dimanche et affreuse nouvelle	21
Un garçon sauvage. Ingérable.....	31
Le triste Adieu.....	35
Ambiance familiale de conflit non dit	41
L'origine du Rouergue.....	53
Malédiction pour Grand Père.....	59
Erreur d'enfant unique	67
La fuite.....	73
Les Routiers Modernes	81
La Rencontre.....	87
Le Pillage	95

Impitoyable destin

Raoul le Garde Champêtre.....	105
Épilogue	115
Album de photographies souvenirs.....	117

* * *

Au sujet de l'auteur.....	121
Communiquer avec l'auteur.....	123

Fondation littéraire Fleur de Lys



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

<http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm>

Achévé en

Janvier 2010

Édition, composition et distribution

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contact@manuscritdepot.com

Site Internet

<http://manuscritdepot.com/>

Imprimé à la demande au Québec à compter de

Janvier 2010

GÉRARD HENRY BARRAU

Impitoyable destin



Gérard Henry Barrau

Banale petite histoire sociale d'une période de sortie de guerre, pendant laquelle il ne reste à la grande armée des orphelins, que d'accepter une vie d'acrobate, afin de se tenir en équilibre sur un câble tendu en altitude, pour bénéficier des bienfaits de vie sans parents, accordées à condition de savoir garder l'équilibre de société. Car s'il y a chute, d'un côté, c'est l'esclavagisme imposé, de l'autre, le risque de devenir l'image de

Pierrot le Fou à moins de capter avant une fin tragique, une plume qui puisse faire aimer cette merveilleuse mais pas toujours drôle vie.



Fondation littéraire Fleur de Lys

Pionnier québécois de l'édition en ligne avec
impression papier et numérique à la demande

<http://manuscritdepot.com/>

ISBN 978-2-89612-328-5